


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.

FRANÇOISE

DE RIMINI.

Ouvrages du même auteur.

RIENZI, tragédie en 5 actes. . . . . . Prix : 4 fr.

ERNEST, OU LE TRAVERS DU SIECLE. 5 vol. in-12, deuxième édition. . . . . 15 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth n° 1, près de l'Abbaye.

FRANÇOISE
DE RIMINI,

DRAME EN CINQ ACTES

ET EN VERS,

PAR GUSTAVE DROUINEAU.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 28 JUIN 1830.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

TIMOTHÉE DEHAY, LIBRAIRE,

RUE VIVIENNE, N° 2 BIS.

1830

Tu aimais cet écrit; les suffrages qu'il vient d'obtenir eussent réjoui ton coeur....... pauvre amie! je le consacre à ta mémoire.

PRÉFACE.

Ce n'est plus le temps des longues préfaces. Sans doute il était nécessaire de soulever les questions et de déclarer en quel sens on voulait opérer la révolution dramatique; mais à présent, cela est assez clairement établi. « Il faut, a-t-on dit, émouvoir profondément aujourd'hui, et par des moyens autres que ceux qui ont été employés; de là, gloire pour les auteurs, extension pour

l'art, recettes pour les théâtres, plaisirs pour les spectateurs. » Fort bien!.... Acteurs, directeurs, spectateurs, tout le monde ne demande pas mieux. A l'œuvre donc, messieurs. A l'œuvre maintenant!

Mais que de difficultés! le public est devenu exigeant. Et comment inventer de nouvelles émotions? Comment créer de nouveaux sentimens? Le beau brevet d'invention à donner à l'auteur qui nous trouverait une passion de plus! Espérer, craindre, aimer, haïr; tout est là! Que faire? On a tout épuisé. L'homme est vieux, les scènes de la vie se succèdent dans une continuelle monotonie; à tout bien considérer, on ne s'étonne plus de ce sarcasme amer qui animait les lèvres et les vers de lord Byron; et pour peu qu'on ait vécu dans le monde, et qu'on porte un cœur de poète, on sent une dérision mêlée de douleur toujours prête à découler de sa plume.

Que faire donc pour renouveler des tableaux si souvent reproduits sur notre scène? Donner de la vie à l'érudition; animer d'un coloris intime et vigoureux les sujets qui ne nous ont été offerts qu'à l'aide de demi-teintes, pâles et timides; faire palpiter la science historique; rajeunir toutes ces vieilles passions en les représentant avec l'énergie et la couleur vraie de leur siècle; les jeter, comme contraste, au milieu de notre civilisation moderne, où toutes les physionomies s'effacent, où tous les

mouvemens de l'âme se compriment, gênés par le décorum étroit des salons et l'uniformité décolorée de nos usages.

Oh ! les belles chances de succès que nous offre ce remaniement général des sentimens de l'âme !... Mais avant tout, respect à nos maîtres. Jeunes gens que nous sommes, inclinons-nous devant les grands génies qui nous ont dotés d'un théâtre si riche, si beau, si noblement, si admirablement régulier !! Hommage à Molière, à Corneille, à Racine, à Voltaire, noms que tout Français ne devrait pas prononcer sans un tressaillement d'admiration et d'orgueil. Ne l'oublions point ; autrefois, avant d'entrer dans la lice, les athlètes saluaient les statues de leurs devanciers placées sous des portiques, et ne les insultaient pas.

Ceci est le commencement de la profession de foi dramatique que m'ont demandée quelques journaux. Je vais achever de la faire ici en peu de mots et avec franchise.

Je crois à la perfectibilité de l'espèce humaine, je crois à la perfectibilité des arts, je crois donc l'art dramatique susceptible de modifications inépuisables. Or, tout perfectionnement me semble impossible sans la liberté ; en effet, dès que l'imagination est enchaînée, elle s'épuise en vagues et stériles efforts ; ce n'est plus l'imagination. Attachez, dans un parc, un jeune aigle à un poteau ;

frémissant, il s'élancera dans l'air, où hier encore il planait libre : mais chaque essor brisé le ramènera haletant sur la terre; furieux, mordant sa chaîne, il se relèvera toujours, pour toujours retomber, jusqu'à ce qu'enfin, les ailes ensanglantées et traînantes, l'œil éteint, dédaignant la nourriture qu'on lui offre avec l'esclavage, il expire en regardant le soleil.

Il faut laisser à l'imagination ses libres et fantastiques allures. Mais c'est, selon moi, mal comprendre cette liberté littéraire, qu'on proclame à si haute et si solennelle voix, que de tracer une nouvelle poétique et de dire : « Voilà! faites, vous autres! » N'est-ce pas là créer un nouveau mode d'imitation? Et quand on devient exclusif, n'est-ce pas singer ces Brutus de 93, qui criaient : « Sois libre, prends le bonnet rouge, ou meurs! »

Je comprends la liberté d'une toute autre manière, moi! Je la veux tolérante et indéfinie; calme et protectrice des tentatives honorables, cherchant à agir sur les imaginations par l'imagination seule; ne substituant jamais la force matérielle à la force morale; édifiant, mais ne détruisant rien; je la veux forte, réfléchie; je la veux réelle et (littérairement parlant) républicaine.

Je ne crains pas qu'on accuse ici ma franchise; car moi aussi j'ai l'admiration vive et large; tout

ce qui émane d'un esprit indépendant me charme comme d'instinct; tout ce qui est grand, neuf, me saisit fortement; tout effort généreux est sûr de mon hommage, et j'ai sans cesse applaudi à ce qui m'a paru hardi et beau, sans faire attention à l'homme et au système; puis mon admiration remontait de l'ouvrage à l'homme.

Si l'on me demandait à quel parti j'appartiens, de quel régiment littéraire je suis, je répondrais que je ne conçois pas qu'on puisse enrégimenter les intelligences; qu'il n'y a pas de lois en littérature qui forcent à prendre un uniforme et un numéro; que les conquêtes de l'esprit doivent être individuelles, et qu'il ne s'agit pas de suivre un drapeau, mais bien ses propres idées et l'essor de son imagination.

Le romantisme, à mon avis, est un mouvement imprimé aux idées littéraires par les événemens de notre révolution; le même esprit d'examen et de rajeunissement qui préside à la politique préside aussi à la littérature. Voilà tout. Maintenant que chaque jeune homme arrive avec ses opinions, ses principes, ses ouvrages; qu'il expose son système par des théories et des représentations dramatiques, rien de mieux. Mais point d'intolérance; tous les esprits bien faits doivent prendre en considération les dangers de ces tentatives, et réfléchir avant de condamner une œuvre consciencieuse. Eh! n'est-il pas à désirer que

le dix-neuvième siècle ait ses monumens littéraires à opposer à ceux des siècles qui viennent de s'écouler glorieux et remplis!

On me reproche de me placer entre les diverses écoles et de ne me décider pour aucune. Et quand cela serait? A quoi bon les genres? Qu'ont produit les écoles? L'imitation abâtardit et tue; l'indépendance et l'audace donnent vie et ennoblissent. Toute âme ardente, tout poète dont le cœur est jeune, voudra donner à son édifice dramatique une forme qui lui soit particulière, pour y graver ensuite son nom. Ceci est œuvre de patience et de courage. Travaillons, ne nous injurions pas. Présentons-nous au public, nos écrits à la main; il nous jugera; mais, avant tout, accordons aux autres cette liberté que nous désirons pour nous-mêmes, et laissons faire au temps.

Je ne serais pas entré dans ces détails, si l'on ne m'avait reproché, non sans quelque amertume, de n'avoir pas pris une couleur, on aurait presque dit une livrée. On doit maintenant entrevoir pourquoi; j'ose espérer que l'on concevra encore mieux mes raisons, lorsque plusieurs années de travail seront venues à mon aide, et que j'aurai soumis au public les ouvrages dramatiques que je médite et compose en ce moment.

Des critiques distingués m'ont su gré de mes efforts; leurs éloges m'ont récompensé; d'autres ont cru devoir tourner contre moi, jeune auteur,

toute la grosse artillerie de leurs colonnes,.... je m'en tiens honoré.

Je ne me suis jamais dissimulé, au milieu des accidens de tous genres qui ont retardé la représentation de mon drame, combien cet instant de crise politique était peu favorable; toutefois le public a bien voulu m'accorder quelque attention et ses suffrages. Qu'il me soit permis de l'en remercier!

Le sujet de Françoise de Rimini présentait de nombreuses difficultés; je ne me flatte pas de les avoir toutes vaincues. En y introduisant le Dante et les discordes civiles qui agitaient alors l'Italie, j'ai voulu combler le vide d'action qu'on reproche à la *Francesca* de Silvio Pellico (1), tragédie admirable de poésie et de passion, à laquelle j'ai emprunté quelques idées de scènes, quelques mots..... mais n'était-ce pas substituer un danger à un autre? Quelle physionomie que celle de Dante! Quel génie! Que de poésie dans cette tête ardente

(1) Les infortunes de Pellico ont partout rencontré sympathie : ce jeune homme, qui a le malheur d'avoir du génie et d'être Italien, condamné pour quelques vers patriotiques à languir dans une des bastilles de l'Italie-Autrichienne, porte des pierres sur un grand chemin. La poésie et ses douces extases viennent-elles au moins lui faire oublier ses fers quelquefois ? Rêve-t-il encore amour et patrie ? Oh ! si mes hommages pouvaient aller jusqu'à lui !...

et mystique! Le ciel et l'enfer, l'amour et la haine, toutes les passions, toutes les images, tout un siècle qui s'est fait homme !..Il lui faudrait un drame à lui seul !.... et encore !.... J'ai souvent brisé ma plume de dépit, tant je sentais ce colosse à l'étroit dans mon action ! car ce sont ici des scènes d'intérieur, des événemens domestiques, des chagrins comme il en est entré dans le cœur de bien des femmes !

Personnages.	*Acteurs.*
	MM.
BERTOLD MALATESTA, duc de Rimini.	JOANNY.
PAOLO, son frère	DAVID.
GUIDO DE POLENTA	DUMILATRE.
LE DANTE	DESMOUSSEAUX.
LE PRINCE DE SCALA	MIRECOUR.
SORDEL, troubadour	BOUCHET.
UN ÉCUYER	MONTIGNY.
UN MESSAGER	GEFFROY.
UN VARLET	FAURE.
UN CHEVALIER	CASANEUVE.
	Mmes
FRANÇOISE DE RIMINI	VALMONZEY.
UNE DAMOISELLE	THÉNARD.
BATILDE, jeune novice	ST.-ANGE-CHAPRON.

PAGES, VARLETS, GUELFES, GIBELINS, MESSAGERS DE L'INQUISITION, DAMES, DAMOISELLES.

A Rimini, au commencement du quatorzième siècle.

FRANÇOISE
DE RIMINI.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Vestibule ouvert sur une cour du château.

SCÈNE I.

UN VARLET, UN ÉCUYER, PAGES, *à genoux devant une fenêtre ouverte.*

L'ÉCUYER.

Levons-nous ! le cortége entre dans la chapelle.
(*Au varlet.*)
Retourne maintenant où le devoir t'appelle.

LE VARLET, *se levant.*

Oh ! comme la duchesse a le maintien pieux !
Qu'avec recueillement elle baisse les yeux !....
De son riche missel des pleurs mouillaient les pages,
Son cierge dans sa main tremblait.

L'ÉCUYER.

Suivez-moi, pages.
Allons.

LE VARLET.

Sire écuyer, suspendez leurs travaux,
Ils auront bien le temps d'exercer leurs chevaux.
Savez-vous dans quel but la duchesse attendrie
Fait vœu d'un voile d'or à l'autel de Marie?

L'ÉCUYER.

Je l'ignore.

LE VARLET.

Vraiment!

L'ÉCUYER.

Et toi, que sais-tu?

LE VARLET.

Rien.
Je ne suis qu'un varlet.

L'ÉCUYER.

Allons donc, parle.

LE VARLET.

Eh bien!....
Mais par de faux rapports on m'a trompé peut-être.

L'ÉCUYER.

Enfin ...?

(*Les varlets et les pages se rapprochent et écoutent avec terreur.*)

LE VARLET.

On dit tout bas que mon seigneur et maître
Par les malins esprits la nuit est visité.
Dans sa chambre parfois il marche épouvanté;
Il se renferme alors et défend qu'on le voie,
Il se lamente, ou rit... Mais quelle affreuse joie!
Son ombre en grandissant passe sur les vitraux;
Il prononce des mots inconnus, infernaux,
Prie, invoque les saints, pousse des cris funèbres,
Semble avec les démons lutter dans les ténèbres...

L'ÉCUYER.

Tais-toi! De Rimini Bertold est souverain,
Fils des Malatesta, duc, seigneur suzerain....
Quel est cet indigent?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DANTE, *un bâton à la main.*

L'ÉCUYER.

Que cherchez-vous?

LE DANTE, *préoccupé.*

Ton maître.

L'ÉCUYER.

Votre nom?

LE DANTE.

A lui seul je me ferai connaître.
Va, dis-lui, sans délai, que je l'attends ici.

L'ÉCUYER.

Quels droits as-tu, vassal, de me parler ainsi?

LE DANTE, *sortant de sa rêverie.*

Aucun, sire écuyer.

LE VARLET, *bas à l'écuyer.*

Il est pauvre.

L'ÉCUYER.

Qu'importe?
Il mériterait bien qu'on le mît à la porte.

(*Mouvement des pages et des varlets.*)

LE DANTE.

Pardonnez! Dites-lui qu'un étranger l'attend;
J'ai besoin de repos.

(*L'écuyer, le varlet et les pages sortent.*)

SCÈNE III.

LE DANTE.

Respirons un instant. (*Il s'assied.*)
Ces insolens varlets!.... Florence, es-tu contente?
Comme un vil mendiant ils ont accueilli Dante.
Jouis de mes malheurs! De mes biens dépouillé,
Revêtu de haillons, de poussière souillé,
Proscrit, fuyant la mort que ton bourreau m'apprête,

Je n'ai pas un abri qui protége ma tête !
Non, mes noirs ennemis, non, Guelfes odieux,
Vous ne goûterez pas l'auguste paix des cieux ;
De tortures sans nom éternelles victimes,
L'enfer ouvre pour vous ses effrayans abîmes.
O vous, Père éternel, Esprit saint, Fils de Dieu,
Conduisez le dessein qui m'amène en ce lieu,
Et faites que ma voix rende à la bonne cause
Les ingrats dont l'épée à nos succès s'oppose !
J'attendrai Paolo, sous l'œil de nos tyrans :
La foi vive soutient en des projets si grands....
Otez ce divin zèle, et qu'est-ce que la vie ?
Un instinct !..... — De quel sort notre mort est suivie !
La tombe est au chrétien, ici-bas tourmenté,
Un creuset où le temps devient l'éternité.
L'âme d'un vrai croyant vit en ma poésie,
Pour convertir les cœurs l'Éternel l'a choisie !

(*Il regarde.*)

Ils me font bien attendre !..... Ah ! voici du vélin,
Écrivons-y les vers que m'inspire Ugolin.

(*Il écrit.*)

« J'approchai de mes fils, ils sommeillaient encore ;
» Du pain, murmuraient-ils ! »

(*Posant la plume et méditant.*)

Quel tourment les dévore !

SCÈNE IV.

LE DANTE, BERTOLD.

BERTOLD.

Étranger.....

LE DANTE, *rêvant.*

Du pain!

BERTOLD.

Quoi!... vous, Dante, à Rimini!

LE DANTE, *se levant.*

Devant vous, monseigneur, se présente un banni.
Vos Guelfes triomphans me chassent de Florence.
Ils se font, les cruels, un jeu de ma souffrance.
Ils brûlent ma maison, lorsque je les défends;
Et s'emparent des biens de mes pauvres enfans.
Sans pain! O mes enfans!

BERTOLD.

Est-ce vous, grand poète?
Avec quelle rigueur la fortune vous traite!

LE DANTE.

Voyez!... par la Sorbonne à Paris appelé,
J'aime mieux mon pays, où je fuis exilé,
Que les vergers de France...: attrait de l'habitude!
J'ai, pour m'y consoler, des livres et l'étude.
Là, sevré des plaisirs que mon âme rêva,
J'écris ma *comédie* et la *Vita nuova,*
Je médite Aristote et la théologie,
Où contre les chagrins je m'arme d'énergie;
Je ris de nos docteurs, dont le savoir hautain
M'accuse de ne pas composer en latin;
Je cherche notre langue en admirant Virgile,
Mon maître en l'art des vers, et qui m'a fait mon style...
Vous-même qu'avez-vous? Une morne douleur....

BERTOLD.

Les rois dans leurs palais sont sujets du malheur.
Oui, d'un mal que j'ignore et qui me désespère,
Mon épouse languit et demande son père,
Qui, des murs de Ravenne arrivant aujourd'hui,
Rendra ce cœur malade au repos qui l'a fui.

LE DANTE.

Non! vous avez de Dieu mérité la colère;
Il retira de vous sa bonté tutélaire,
Dès lors qu'à vos exploits donnant un démenti,
L'amour vous fit du Guelfe embrasser le parti.
Votre frère l'ignore. Illustré par la guerre,
Dans les rangs Gibelins il combattait naguère,
Comme vous, monseigneur; adoré des soldats
Fiers de ses coups de lance, il marchait sur vos pas :
Mais vous fûtes vaincus; vainement son courage
Sur le champ de bataille arrêta le carnage,
Quand le fils de Guido succomba sous ses coups.
Le pape de Guido soutenait le courroux,
Un départ seul pouvait désarmer leur furie.....
Paolo, s'immolant à sa triste patrie,
S'éloigna pèlerin et fier comme un banni:
(*Avec une ironie légère.*)
Vous... vous devîntes Guelfe et fûtes impuni.

BERTOLD.

Guido, bientôt après, en me donnant sa fille,
Éteignit à jamais nos haines de famille,
Et Paolo, pour moi depuis trois ans perdu,
Retournant de l'exil, à mes vœux est rendu.

LE DANTE.

Je le sais : mais son front, flétri par l'anathême,
A vainement reçu l'eau sainte du baptême.
Il règne en vos États ce tribunal sacré,
D'autant plus dangereux qu'il est plus révéré,
Et qui, prêt à punir quand il parle d'absoudre,
Aux célestes clartés pense allumer sa foudre.
* (1) Pardonna-t-il jamais au génie, aux exploits?
* A sa prompte vengeance il façonne ses lois,
* Et sait, ingénieux à trouver des victimes,
* Des vertus du matin le soir faire des crimes.
Il craignait Paolo : le voilà criminel;
L'anathême le voue au supplice éternel,
Et, s'il touche demain les bords qui l'ont vu naître,
Que trouve-t-il ? des fers, le supplice peut-être !

BERTOLD.

Moi, souffrir que d'un frère il ordonne la mort!

LE DANTE, *vivement.*

Ah! soyez Gibelin....

BERTOLD, *avec fierté.*

Je blâme ce transport...

LE DANTE.

Nous fûmes élevés dans les mêmes écoles,
Vous aimiez quelquefois à croire en mes paroles,
Vous, votre frère et moi, nous vivions en amis.

(1) Les vers marqués d'un astérisque se retranchent à la représentation.

BERTOLD.

Vous parlez librement, tout vous semble permis.
Mais quels droits si puissans dont la force nous lie
L'empereur d'Allemagne a-t-il sur l'Italie?
Ne pouvons-nous reprendre avec la liberté
Le pouvoir incertain que lui-même a quitté?

LE DANTE.

Nommez-vous liberté le pouvoir de se nuire,
D'immoler ses rivaux, de piller, de détruire?
Qu'importe les décrets du pontife romain,
S'il faut marcher toujours les armes à la main!
C'est pour les crimes seuls que le serment nous lie.
Est-il quelque lieu sûr en toute l'Italie,
Où l'on puisse dormir à l'abri des poignards?
De vils Condottieri lèvent des étendards,
Et leurs chefs, gorgés d'or, dont nos lois sont complices,
Dressent en priant Dieu la liste des supplices.
La terre est sans moissons, les hameaux dévastés
N'offrent plus d'alimens aux sanglantes cités;
Aux festins des amis les coupes sont perfides,
Quand les temples souillés sauvent les homicides.
Pour mettre à ces horreurs un légitime frein,
Monseigneur, que faut-il? Des lois, un souverain!
Je hais ces tribunaux où la fureur dénonce,
Où l'ennemi s'assied, interroge et prononce.
On frappe dans la nuit, le poignard est discret,
Et les flots en silence exécutent l'arrêt.

BERTOLD.

Des châtelains félons, souillant leurs armoiries,

S'entourent, il est vrai, de hordes aguerries;
Mais moi..... Voici Guido.

LE DANTE, *avec ironie.*

Faut-il nous séparer?

BERTOLD.

A souffrir votre aspect je dois le préparer.

SCÈNE V.

BERTHOLD, GUIDO, *suite, qui sort aussitôt après son entrée.*

GUIDO.

Accablé de douleur, j'ai suivi ton message.

BERTOLD.

Avez-vous sans fatigue achevé ce voyage?

GUIDO.

Parle-moi de ma fille.

BERTOLD.

Elle souffre et languit.

GUIDO.

Ma Françoise! ô douleur.

BERTOLD.

Oui, le sommeil la fuit;
Ses paupières toujours sont de pleurs humectées,
Ses jours sont inquiets et ses nuits agitées;

Ses traits majestueux, où règne la pâleur,
En m'enivrant d'amour, m'inspirent la douleur.
Mon père, ce n'est plus cette mélancolie
Dont sa noble beauté me parut embellie,
C'est un chagrin muet, invincible, profond,
Qui rejette mes soins, s'accroît et me confond.

GUIDO.

De ses ennuis, Bertold, vous ignorez la cause?

BERTOLD.

Ce funeste secret dans son âme repose.

GUIDO.

Mais depuis quand ce mal s'est-il manifesté?

BERTOLD.

Depuis un mois.

GUIDO.

Comment?

BERTOLD.

Voici la vérité.
Mon frère Paolo revient sur ce rivage,
Un Hébreu de sa part m'a transmis ce message.
(*Il lit une lettre.*)
« Je suis las de l'exil; les bords où Constantin
» Sur l'Hellespont de Rome a fondé la rivale,
» Cher Bertold, ont trois ans accueilli mon destin.
» Là, malgré la splendeur que la nature étale,
» Le bonheur en mon sein n'a jamais pénétré;
» Là, rien ne m'informait de toi, de l'Italie,

» Qui sous un joug sacré languissait avilie,
» Quand j'y reçus l'écharpe et l'éperon doré.
» Ami, bravant le Guelfe et l'injuste anathême,
» Je viens revoir ce ciel qui respire l'amour,
» Et m'enivrant encor des souvenirs que j'aime,
» Mourir aux mêmes lieux où je reçus le jour. »

GUIDO.

Il revient!

BERTOLD.

Mon épouse en apprit la nouvelle :
« L'assassin de mon frère! Ah! je le hais, » dit-elle.
A ces mots, que suivit un long gémissement,
Mon père, elle tomba sans voix, sans mouvement;
De ses jours presqu'éteints je ranimai la flamme;
Sur sa bouche glacée erra long-temps son âme;
Je la sentais mourir, je crus que la douleur
Allait à son printemps moissonner cette fleur.
Je jurais malgré moi d'en obtenir vengeance.

GUIDO.

De qui?

BERTOLD.

De Paolo!

GUIDO.

Toi!

BERTOLD.

D'un œil d'indulgence
Le ciel vit mes tourmens et la rendit au jour.
Le soin de la distraire occupa mon amour:
A nos preux chevaliers j'ouvris une carrière;
Ni ces brillans tournois, ni leur pompe guerrière;

Ni les chants du trouvère admis à nos festins,
N'ont un jour captivé ses désirs incertains.
Pour elle j'entrepris de saints pélerinages,
Je visitai neuf fois nos pieux ermitages,
Et je fondai ce cloître où de jeunes beautés
Nourrissent leur ferveur dans les austérités;
C'est là que par mes soins nuit et jour l'encens fume;
Et pourtant elle meurt, son âme la consume.
Vers le ciel irrité j'élève en vain mes bras;
Le ciel entend ma plainte et ne m'exauce pas.
Dois-je enfin à vos yeux dévoiler ma faiblesse?
Sa douleur me fatigue, et sa froideur me blesse.
Si vous saviez combien je m'attache à saisir
En ses yeux languissans les éclairs du désir !
D'où vient que tant d'efforts n'ont point tari ses larmes ?
Amour de mes soldats, sermens, gloire des armes,
J'ai tout sacrifié pour lui donner ma foi,
J'ai changé de parti.... : j'en rougis malgré moi.
Mon amour dédaigné souvent se tourne en rage;
Une froide amitié me paraît un outrage :
Mais l'aspect de Françoise enchaîne mon courroux.
Oubliant ses vertus..... je sens..... je suis jaloux.
Oui, si nos chevaliers, en contant leurs faits d'armes,
Se troublent quelquefois enivrés de ses charmes,
Ou si nos troubadours lui ravissent des pleurs,
J'ai peine à contenir mes brûlantes douleurs.

GUIDO.

Combien d'un tel discours mon âme est étonnée!
Françoise a-t-elle enfin au sein de l'hyménée
Porté des sentimens désapprouvés par vous,
Qui donneraient naissance à vos transports jaloux ?

BERTOLD.

Mon épouse ne peut dépasser les limites
Que l'austère pudeur aux femmes a prescrites :
Mais il est des tourmens qu'on nourrit malgré soi :
Je possède sa main, son cœur est-il à moi ?
Le désir d'étouffer nos haines de famille
Avait seul décidé l'hymen de votre fille.
Songez à sa terreur, quand au pied des autels
Sa bouche murmura des sermens immortels.
Je crois la voir encor, faible, pâle, oppressée;
Dans ma brûlante main tremblait sa main glacée;
Elle inclinait un front de douleur accablé,
Et de ses yeux enfin des larmes ont coulé.

GUIDO.

Vers le cloître, mon fils, toujours en sa jeunesse
L'entraînait pour son Dieu sa rêveuse tendresse;
Mais elle doit t'aimer, et calmant vos débats.....

BERTOLD.

On inspire l'amour, on ne l'ordonne pas.

GUIDO.

Va, je cours auprès d'elle.

BERTOLD.

Epargnez-la, mon père:
Point de reproche!... Allons! tout ira mieux, j'espère.
Vous me le promettez?... Par mes soins désormais
Je saurai l'attendrir.

GUIDO.

Mon fils, je le promets.

SCÈNE VI.

BERTOLD.

Sans doute à sa douleur elle trouve des charmes;
Son frère n'est pas seul la cause de ses larmes:
Parmi ces ménestrels nés aux bords de l'Adour,
Parmi les chevaliers qui brillent à ma cour,
En est-il qui nourrisse une flamme insensée?....
Le troubadour Sordel?... Mon Dieu!... Cette pensée
Comme un affreux poison se glisse dans mon cœur;
Elle vient de l'enfer!... O coupable terreur!
Respectons sa vertu, si le destin m'envie
Son amour, le seul bien qui m'attache à la vie...

SCÈNE VII.

BERTOLD, UNE DAMOISELLE.

LA DAMOISELLE.

Monseigneur daigne-t-il...?

BERTOLD.

Damoiselle, venez,
Informez-moi de tout, de tout... vous comprenez?

LA DAMOISELLE.

Sans doute; mais....

BERTOLD.

Parlez, car je veux tout connaître.

LA DAMOISELLE.

Vassale, j'obéis à mon seigneur et maître.

BERTOLD.

Que fait en ce moment mon épouse?

LA DAMOISELLE.

Elle est là,
Près de son père.

BERTOLD.

Bien!... Le prince de Scala
Vient-il la voir?

LA DAMOISELLE.

Parfois.

BERTOLD.

Répète-t-elle encore
Les vers des ménestrels aux sons de la mandore?
Elle reçoit Sordel le troubadour ?

LA DAMOISELLE.

Souvent.

BERTOLD, *à part.*

Elle goûte à l'entendre un charme décevant.

LA DAMOISELLE.

Du mal de poésie elle me semble atteinte.
Quand messire Sordel lui porta ce sirvente
Sur la mort de Blacas, qu'elle relit toujours,
Elle le surnomma le roi des troubadours.

L'autre jour au jardin se détacha son voile,
Il osa le baiser.

BERTOLD, *à part.*

C'est lui, tout se dévoile.

(*Haut.*)

On entre; du château le portail s'est ouvert.

(*La damoiselle sort.*)

SCÈNE VIII.

BERTOLD, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Monseigneur, un guerrier d'armes noires couvert,
Sans chiffres, sans blason, la visière baissée,
A traversé la cour d'une marche empressée.....

(*Bertold fait signe à l'écuyer de l'introduire.*)

SCÈNE IX.

BERTOLD, PAOLO; *il remet à l'écuyer sa lance et son bouclier, et, quand il est seul avec Bertold, relève la visière de son casque.*

BERTOLD.

Paolo!

PAOLO.

Cher Bertold! (*Ils s'embrassent.*)
Jour long-temps attendu!

BERTOLD.

Après trois ans d'absence enfin tu m'es rendu!

PAOLO.

Mon frère! Mon ami!

BERTOLD.

Noble compagnon d'armes!
Que tes traits sont changés!... Tu me caches des larmes?
(*A part.*)
Sait-il?....

PAOLO.

Un vaisseau grec m'a laissé près du port.
Le Guelfe est vainqueur?

BERTOLD.

Oui.... Mais je veille à ton sort.

PAOLO.

Je m'avançais, Bertold, la visière baissée,
Et vers moi de soldats une troupe élancée
Semblait en m'observant s'attacher à mes pas,
Et murmurait des mots que je n'entendais pas......
Mais à quelque péril que mon retour m'expose,
Avec ivresse enfin mon regard se repose
Sur toi, sur cette arêne où la première fois
J'ai signalé ma lance aux joûtes des tournois!
Là, nous allions souvent deviser sous l'ombrage,
Mes chants sur la mandore exaltaient ton courage,
La gloire parlait seule à mon cœur enflammé,
J'ignorais le bonheur, je n'avais pas aimé.

Mais quels événemens ont suivi mon absence?
J'ai servi l'empereur de la fière Bysance,
J'ai livré cent combats aux impurs Musulmans,
J'ai défendu la croix et tenu mes sermens:
Va, ces bruits que partout semait la renommée,
Ces éloges des grands, du peuple et de l'armée,
Entraient dans un cœur mort qu'ils ne ranimaient pas.
J'ai visité la Grèce et ses rians climats,
J'y mourais du besoin de revoir ma patrie.
Asile de la gloire, ô terre tant chérie!
J'admire en tressaillant tes débris, tes châteaux,
Tes coteaux verdoyans et tes limpides eaux;
Ton air est pur, ton ciel resplendit de lumière,
La cendre des héros a formé ta poussière.

BERTOLD.

A ses ressentimens pourra-t-elle obéir?

PAOLO.

Et qui?

BERTOLD.

Comment le voir, l'entendre et le haïr?
Écoute: mes revers, mes cités en ruines,
Ces brigands qui des monts descendaient aux rapines,
Les Guelfes dans la paix écrasant mes vassaux,
Que des cieux irrités condamnaient les fléaux,
A d'austères devoirs ont forcé ma prudence.
J'ai du Pape et de Rome accepté l'alliance,
Je suis Guelfe.

PAOLO.

Qui? toi? Ciel!

BERTOLD.

Ne m'en blâme pas,
Je me dois avant tout aux soins de mes États.
Malheur au souverain qui, briguant la victoire,
Hors du bonheur public ose chercher la gloire!
Moi je soutiens le faible et punis les forfaits;
Même des Gibelins ont part à mes bienfaits;
Le Dante est parmi nous. Ose imiter ton frère,
Brisons des vieux Césars la puissance arbitraire;
Je la vois en leurs mains s'affaiblir par degré,
A tes pieds désormais foule un joug abhorré.
Vainement l'Empereur agite dans nos villes
De ses honteux projets les instrumens serviles,
Le Guelfe sur des lois fonde la liberté,
Et le flambeau des arts, en nos murs apporté,
Éclaire les esprits que le savoir enchante.
L'ingénieux Trouvère a précédé le Dante;
Bologne des cités interroge les droits,
Et l'austère chronique ose juger les rois.
Paolo, ta valeur à mes guerriers sut plaire :
Mais du Pape, crois-moi, redoute la colère,
Retiens-la d'un seul mot et deviens Guelfe.....

PAOLO.

Moi?.....
Sa foudre peut tomber, je l'attends sans effroi.

BERTOLD.

Ton aveugle fierté rougirait de me croire.
A ton repos enfin.....

PAOLO.

Je préfère ma gloire.
Le remords te poursuit; non, tu n'es pas heureux?

BERTOLD.

Qui? moi? Quand de l'hymen je bénis les doux nœuds,
Et que ma noble épouse.....

PAOLO.

Achève, quelle est-elle?

BERTOLD.

Françoise.....

PAOLO, *à part.*

Ciel!

BERTOLD.

Qu'as-tu?

PAOLO. (*A part.*)

(*Haut.*) Rien..... Affreuse nouvelle!
Ah! j'ai tué son frère.

BERTOLD.

Elle craint de te voir.

PAOLO.

Elle me hait!..... Adieu!

BERTOLD.

Que fais-tu?

PAOLO.

Mon devoir.

Le jour m'est odieux.

BERTOLD.

N'est-il rien qui t'arrête?

PAOLO.

Allons!

BERTOLD, *le retenant.*

Dieu! si tu sors, tu hasardes ta tête.

PAOLO.

J'entends? Le tribunal....

BERTOLD.

Est-ce à moi de souffrir...?

PAOLO.

De quel droit prétends-tu m'empêcher de mourir?

BERTOLD.

De quel droit? à Bertold Paolo le demande!
Si l'amitié se tait, l'honneur me le commande.
Ton repos pour moi seul n'est-il pas compromis?
Ne m'es-tu pas, dis-moi, le plus cher des amis?
N'as-tu donc point sauvé mes sujets du carnage?
Ne dois-je pas enfin la vie à ton courage?
De quel droit? De retour de ton exil lointain,
Tu cherches en aveugle un supplice certain,
Quand tes juges sont prêts et que l'effroi me glace,
De ton dernier abri tu veux que je te chasse!

Non! De tes ennemis tu me verras vainqueur,
Le droit de te sauver est là, là, dans mon cœur.

PAOLO.

Pardon.....

BERTOLD.

Près de sa fille accouru de Ravenne,
Guido, par ses discours, adoucira sa haine.
Si tu ne m'aimes plus, songe que tu m'aimais.

PAOLO.

Qu'oses-tu...?

BERTOLD.

Suis-moi, viens.

PAOLO.

Où?

BERTOLD.

Près d'elle.

PAOLO.

Jamais!

SCÈNE X.

GUIDO, BERTOLD, PAOLO.

GUIDO.

Que vois-je? Paolo!... Mon fils! Malheureux père!
Qui te ramène ici? Parle. Qu'y viens-tu faire?

L'anathème est sur toi ! Par saint Pierre ! frémis.
Sais-tu que ton supplice aux Guelfes est promis ?
Viens-tu des Gibelins rallumer la furie ?

PAOLO.

Je viens chercher la mort au sein de ma patrie.

BERTOLD.

Il est mon frère. Allons ! grâce pour son malheur !

GUIDO, *se contraignant.*

Je n'ai pu retenir le cri de ma douleur :
En voyant le guerrier qui prive sa vieillesse
Du seul fils qu'avec soin élevait sa tendresse,
Quel père, Paolo, conserve un front serein,
Et sans pâlir d'horreur va lui presser la main ?
Quoique ton ennemi, je ne suis point barbare,
Je t'ai persécuté ; veux-tu que je répare.....?

PAOLO.

Moi ?... Je suis Gibelin.....

GUIDO.

Ne le rappelle pas,
Je suis Guelfe, et ce fer donne encor le trépas.....
Mais où m'entraînes-tu ?.... Je descends dans la tombe,
Où le vassal obscur ainsi que le roi tombe.
Là, dorment à jamais leurs fureurs d'un moment ;
Il est temps de fléchir un Dieu juste et clément.
Paolo..... (*A part.*)
Quel ennui !
(*Haut et avec contrainte.*)
Sois de notre famille,
Je calmerai bientôt la haine de ma fille.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ciel!... Nous te pardonnons.... Je t'offre mon secours...
Mais ne me force point à te voir tous les jours.
(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

BERTOLD, PAOLO.

PAOLO.

Tu l'entends?

BERTOLD.

Il pardonne, et le ciel nous rassemble;
Tu seras Guelfe un jour, nous combattrons ensemble.
Viens.

PAOLO.

Guérir mes chagrins n'est pas en ton pouvoir.

BERTOLD.

Mais protéger ta vie est mon premier devoir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle intérieure du château.

SCÈNE I.

BATILDE, TROIS DAMOISELLES *travaillant à des ouvrages d'aiguille ;* FRANÇOISE *lisant un manuscrit de forme gothique, près d'une fenêtre entr'ouverte ; plusieurs manuscrits sont à ses pieds dans une corbeille ; près de là est un prie-Dieu.*

FRANÇOISE, *lisant.*

« N'est plus amour qui bien aimer faisait,
» Les faux amans l'ont jeté hors de vie,
» Amour vivant n'est rien que tromperie,
» Pour franc amour priez Dieu, s'il vous plaît. »

Hélas! comte Thibault, tes vers m'attristent l'âme;
Comme ils ont le secret d'émouvoir une femme!...
Paolo reviendrait vainqueur de l'Ottoman....
(*Elle referme le manuscrit d'un air rêveur et en ouvre un autre.*)
Ah!... Lancelot du Lac.... Qu'il est beau ce roman!
(*Elle lit.*)
« Dame, dist Galléhaut, aiez merci de Lancelot,

» qui plus vous aime que soy-mesme. — Je en auray,
» dist-elle, telle mercy comme vous vouldrez : mais il
» ne me prie de riens. — Dame, dist Galléhaut, certes,
» il n'a povoir, mais je vous en prie pour luy. — Ainsi,
» dist-elle, l'octroyé-je qu'il soit tout mien et moi toute
» sienne. — Grant merci, reprist Galléhaut, donc,
» donnez-luy un baiser devant moi par commencement
» d'amour vraie.... »

(*Elle s'arrête et paraît émue.*)

Belle Ginèvre et toi, si fameux par les armes,
Lancelot, vos malheurs m'ont coûté bien des larmes.
Ces récits enivrans m'attachent malgré moi.

(*Elle se lève.*)

Qu'ai-je donc? D'où provient ce triste et vague émoi?
J'ai la fièvre.... Je sens.... Oui, mon cœur bat si vite!
Je tressaille à tout bruit, j'ai peur, mon sein palpite...
Mon père... En m'abordant il parut se troubler,
Et j'ai vu sur sa joue une larme couler....
S'il savait.... La douleur me suit dans la chapelle....

LA DAMOISELLE, *regardant à la fenêtre.*

Sordel entre au château.

FRANÇOISE.

Batilde, qu'on l'appelle.

(*Batilde, qui est agenouillée au prie-Dieu, se lève et sort.*)

LA DAMOISELLE, *à part.*

Toujours Sordel! fort bien!

FRANÇOISE.

Ses chants me distrairont.

LA DAMOISELLE, *à part.*

Le calme maintenant reparaît sur son front.

FRANÇOISE.

Ah! puissent-ils guérir l'ennui qui me dévore!

SCÈNE II.

LES MÊMES, SORDEL, BATILDE *l'introduit et sort.*

FRANÇOISE.

Messire troubadour, prenez cette mandore
Et chantez.

SORDEL.

Noble dame, un léger fabliau,
Composé ce matin sur un rythme nouveau,
Vous plaît-il?

FRANÇOISE, *distraite.*

Non.

SORDEL, *avec expression.*

Eh bien! une tenson plaintive,
Un tendre aveu d'amour!

LA DAMOISELLE, *à part.*

Comme elle est attentive!

SORDEL.

Un sirvente, un sonnet, ces fleurs de gai savoir,
D'amuser vos loisirs auront-ils le pouvoir?

FRANÇOISE.

Peut-être.

SORDEL, *à part.*

Elle est rêveuse. (*Haut.*)
Une simple ballade?

FRANÇOISE.

Elle m'attristerait... Non!... je me sens malade.

SORDEL.

Un lai qu'improvisa Bernard de Ventadour,
Mon rival, mon ami?

FRANÇOISE.

Messire troubadour,
Pardonnez-moi...

SORDEL, *à part.*

Son trouble est d'un heureux augure.
(*Haut.*)
Combien cette pâleur sied à votre figure!
Réunir tant de grâce à tant de majesté!...
En quels termes jamais peindre votre beauté?

FRANÇOISE, *avec un sourire mélancolique.*
Vrais discours de poète.

SORDEL.

Excusez-les, madame;
J'ai beaucoup voyagé, mais jamais, sur mon âme,
Dans les brillans châteaux où l'on dit mes tensons,
Où l'éloge et le rire accueillent mes chansons,

Femme de châtelain, baronne, ou damoiselle,
A mes yeux éblouis n'apparut aussi belle.

FRANÇOISE.

Messire.... c'est assez.

SORDEL.

Quels chants désirez-vous?
Lai, ballade, ou sonnet, vous les refusez tous.

FRANÇOISE.

Venez demain.

SORDEL.

Quoi! rien n'obtient votre suffrage!

FRANÇOISE.

Damoiselles, sortez, laissez là votre ouvrage.
(*A part.*) (*Mouvement de joie de Sordel.*)
Tout me lasse! ah! mon Dieu!

LA DAMOISELLE, *à part.*

Comment? Il reste ici?
(*Elles sortent.*)

SORDEL, *à part.*

Osons......

FRANÇOISE, *se retournant.*

Pardon, messire, éloignez-vous aussi.
(*Il sort lentement.*)

SCÈNE III.

FRANÇOISE, BATILDE.

BATILDE.

Madame, votre époux retrouve enfin son frère.

FRANÇOISE.

Paolo!

BATILDE.

Que le ciel ne lui soit plus contraire!

FRANÇOISE.

Ah! déjà de retour.... Si j'entendais ses pas...!

BATILDE.

Dieu condamne la haine.

FRANÇOISE.

Hélas! je ne hais pas.

BATILDE.

Quel souvenir vous rend sa présence fatale?

FRANÇOISE.

Batilde, revêtant la robe virginale,
Dans le cloître élevée, ignorant les mortels,
Ta jeunesse s'écoule à l'ombre des autels;
Des mystères divins la pompe accoutumée,
Le saint jour de Noël et sa nuit enflammée
Enchantent seuls ton cœur simple et religieux,
Qui ne rêve ici-bas que le bonheur des cieux.
Peut-il des passions comprendre les orages?

BATILDE.

Madame, attachez-vous aux célestes rivages,
Oubliez votre ennui.

FRANÇOISE.

L'oublier, c'est mourir.

BATILDE.

Ce monde est un passage où nous devons souffrir;
* Vous, qui, de vos sujets visitant les misères,
* Fuyez dans nos couvens vos grandeurs passagères,
* Au pied de l'humble croix, symbole des douleurs,
* Pour un bonheur sans fin échangeant nos malheurs;
Vous, noble dame, vous, dont la voix adorée
Nous explique de Dieu la parole sacrée,
Vous cédez, sans combattre! A quel vœu recourir?
Mais quel est donc ce mal qui vous fait tant souffrir?

FRANÇOISE.

Retourne à la chapelle, et là devant Marie,
Jeune fille, pour moi, courbe le front et prie.
(*Elle détache son collier.*)
Puisse cet ornement près d'elle suspendu
Me rendre mon repos depuis long-temps perdu!

SCÈNE IV.

FRANÇOISE, *seule, à genoux.*

En ce cœur si malade, ô mon Dieu, daigne lire,
Que ta grâce ineffable apaise mon délire;

Dis un mot, guéris-moi. Tu ne permettras pas
Que ta fille succombe après tant de combats.
(*Elle se lève, après un court silence.*)
Les pleurs dont j'ai mouillé le sacré sanctuaire
Ont-ils enfin de moi détourné sa colère?
Qu'ai-je fait qui du ciel mérite le courroux?
A la table de Dieu je fléchis les genoux,
Je lutte sans relâche, et ma coupable flamme
Fut innocente alors qu'elle entra dans mon âme.
L'enfer me poursuit-il? Ma vie est un tourment,
Et j'aime le poison dont je meurs lentement.
Qui vous ramènera, songes de ma jeunesse,
Rians, tels que mon âme à sa première ivresse?
* Vous m'offriez de loin un époux adoré,
* De la soif du bonheur comme moi dévoré,
* Oubliant à mes pieds la gloire de ses armes,
* Heureux par nos amours, quelquefois par nos larmes.
Paolo!... J'y croyais.... Mon père l'ordonna....
J'acceptai le malheur où l'on me condamna.
Il était inflexible.

SCÈNE V.

FRANÇOISE, GUIDO.

GUIDO, *entrant*.

Il est ici....

FRANÇOISE.

Mon père!...

GUIDO.

Le cruel ennemi qui te ravit un frère.

FRANÇOISE.

Près de lui je respire un air empoisonné.

GUIDO.

Françoise, le Seigneur n'a-t-il pas pardonné?
« Faites grâce, dit-il, afin qu'on vous pardonne. »
Suivons l'exemple saint que le Seigneur nous donne.

FRANÇOISE.

Mais ne me quittez pas, mes jours seront plus doux,
Passés entre l'amour d'un père et d'un époux.
* Je pensais qu'au bonheur mon âme était fermée,
* J'en avais peur; à tort je m'étais alarmée.
* Je le sens près de vous...... je mettrai mes plaisirs
* A soulager vos maux, à charmer vos loisirs........
Paolo dans ces lieux va-t-il rester, mon père?
Hélas! comment le voir.... sans gémir sur mon frère?
Qu'il parte.

GUIDO.

S'il s'éloigne, il est mort.

FRANÇOISE.

Il est mort!

GUIDO.

Le tribunal condamne et punit le remord....

FRANÇOISE.

Paolo!...

GUIDO.

Mais sur lui je veillerai moi-même.
Et Rome peut lever son terrible anathème.
Du pontife qui nomme ou dépose les rois
Un tribunal sévère interprète les lois.

FRANÇOISE, *avec effroi.*

Paolo.... mon destin à présent se dévoile....
Pourquoi, lorsque mes pleurs vous demandaient le voile,
Avez-vous sans pitié disposé de ma main?
Oh! si ce tribunal inflexible, inhumain,
Condamnait Paolo....

GUIDO.

Son malheur nous l'envoie;
Des Guelfes irrités éclate en vain la joie;
S'il était en péril, venant à son secours.....

FRANÇOISE.

Pour conserver les siens je donnerais mes jours.

GUIDO.

Ma fille, en ton esprit quel trouble se déclare?

FRANÇOISE.

Ah! ne me croyez pas.

GUIDO, *à part.*

Dieu!

FRANÇOISE, *à part.*

Ma tête s'égare.

(*Haut.*)

La pitié m'a saisie.... excusez ce transport....
J'implore son départ, mon père, et non sa mort.

GUIDO, *à lui-même.*

Pour pouvoir, sans pécher, me livrer à ma haine,
Je donnerais, je crois, mon duché de Ravenne.

(*Haut.*)

Écoute-moi : tu sais quelle est notre maison :
Aucune tache encor sur notre vieux blason !
Ainsi cache aux regards l'effroi qui te domine,
Et souviens-toi toujours de ta noble origine.

SCÈNE VI.

FRANÇOISE, BERTOLD, GUIDO.

BERTOLD.

Françoise, à Paolo quels malheurs j'ai causés !
A des périls certains ses jours sont exposés ;
Son pays le repousse et Rome le menace ;
Il est en ce château, faut-il que je le chasse ?
Par les Guelfes proscrit, il n'a d'appui qu'en moi.
Quelle maison pour lui s'ouvrirait sans effroi ?
Si je l'abandonnais, en horreur à moi-même,
Je mourrais avili.... Tu sais combien je t'aime,
Pour obtenir ta main j'ai trompé mes soldats.
Mais fallût-il te perdre, et, marchant aux combats,
Voir les Guelfes, campés au pied de nos murailles,
Affamer mes sujets, débris de vingt batailles,
Et d'un frère chéri me demander les jours.....
Vaincu, blessé, maudit, sans espoir de secours,

Je combattrais encore, et devant leurs cohortes,
Mourant, de mon château j'irais fermer les portes.

FRANÇOISE.

Faudra-t-il....?

BERTOLD.

Sois pour lui sans haine et sans courroux.
Peux-tu haïr?..... Nourris des sentimens plus doux.....
Si ton cœur s'attendrit, s'il pardonne à mon frère,
Au sort qui le poursuit je saurai le soustraire.
Ces murs le défendront..... Il part, si tu le hais.....
Consens à lui parler pour ne le voir jamais.
Ton père te suivra, vous irez à Ravenne :
L'aspect du lieu natal amollira ta haine.
Pardonne à Paolo de regrets combattu.....
Pour un jour, un seul jour, me refuseras-tu?.....
Mais, non, de l'amitié tu comprends la puissance,
Tu cèdes, tu consens à souffrir sa présence.....
Mon frère...... viens!

FRANÇOISE.

(*A part.*)
Bertold!.... ils sont tous contre moi!

SCÈNE VII.

FRANÇOISE, BERTOLD, GUIDO, PAOLO.

PAOLO, *à part.*

C'est elle!

FRANÇOISE, *se jetant dans les bras de Guido.*

Mon père!..... Oh!

PAOLO, *à part.*

Malheureux, contiens-toi.

(*Haut.*)

Vous reculez d'horreur.... Daignerez-vous m'entendre?
La pitié..... c'est de vous ce que j'ose prétendre,
Madame ; plaignez-moi, ne me haïssez pas.
Sans le destin cruel qui me suit pas à pas,
Me serais-je attiré votre juste colère?
Le sort dans un combat m'opposa votre frère :
Si je l'avais connu, loin de voler à lui,
Pour le sauver, je crois..... je crois que j'aurais fui.

GUIDO.

Il suffit, laissez-nous..... Ma haine recommence.

BERTOLD.

L'Évangile, Guido, nous prescrit la clémence.

PAOLO.

Dites : je vous pardonne, et demain.....

FRANÇOISE, *sans le regarder.*

Fuyez-nous,
Ou je m'arracherai des bras de mon époux.

PAOLO.

Abandonner Bertold! qu'il souffrirait, madame!
Il doit vous être doux de partager sa flamme!
Quand vous le chérissez, pouvez-vous me haïr?
Si le sort des combats, trop prompt à m'obéir,
Sur les tours de Ravenne a porté ma bannière,

Pensez-y, de quels soins j'entourais votre mère!
Mes respects.....

BERTOLD, *à part.*

Quels accens!

FRANÇOISE, *sans le regarder.*

Sortez, ou je vous fuis.

GUIDO *à Paolo.*

Messire, un tel discours irrite ses ennuis.
Sa mère est dans la tombe.

FRANÇOISE.

Ah! j'aurais dû la suivre.

BERTOLD.

Comment?

GUIDO, *regardant Paolo d'un air menaçant.*

Il partira.

PAOLO.

Qui! vous, vous, ne plus vivre,
Quand tout vous rend ici doux hommage d'amour!...
Hélas! j'aimais aussi.... je la perds sans retour.....
Le ciel me l'enleva.... mon âme désolée
La retrouvait partout, même dans la mêlée :
Lorsqu'un terrible assaut nous livrait des cités,
Retenant mes soldats au carnage emportés,
J'arrachais de leurs mains ou du milieu des flammes,
Les timides vieillards, les enfans et les femmes;
Un souvenir ensemble et douloureux et doux
Enflammait mon courage, ou suspendait mes coups;

Je m'écriais souvent : « O dames d'Italie,
» Si vous pensez à moi, ma gloire est ennoblie! »

BERTOLD, *à part.*

Quoi! l'Italie!

FRANÇOISE.

Oh! non, je n'oublîrai jamais
Que vous avez soumis des remparts où j'aimais.....
Je vous dus, j'en conviens, le salut de ma mère;
Mais quelques jours plus tard... Quel spectacle! ô mon frère!
Il est mort..... laissez-moi.

(Silence. Paolo, prêt à sortir, s'incline devant Françoise et ne peut retenir ses larmes.)

Qui pleure à mes côtés?

PAOLO.

Françoise.....

FRANÇOISE, *détournant la tête.*

Hé bien!

(Elle le regarde avec attendrissement.)

C'est vous!.... ah! je vous hais..... sortez.

BERTOLD, *retenant Françoise.*

Calme-toi..... Des seigneurs l'élite se rassemble.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PRINCE DE SCALA SORDEL, GUELFES, GIBELINS, DAMES. FRANÇOISE *va les recevoir.*

BERTOLD.

Messires chevaliers, qui vous montrez ensemble
Terribles au combat et brillans à la cour,
Ayez part au bonheur que m'apporte ce jour,
Voici mon frère; il vient visiter sa patrie,
Des cœurs tels que le sien si tendrement chérie.

PAOLO, *saluant.*

Florello, Colonna, Sordel....... Prince..... Alberti,
Dont le courage un jour ne s'est pas démenti,
Que j'aime à vous revoir après ma longue absence!

BERTOLD.

Messires, à l'instant célébrons sa présence:
Au sein de mes jardins, fermés de toutes parts,
Des dames, en joûtant, méritons les regards.
On prépare un tournoi, la carrière est ouverte,
Au meilleur combattant une écharpe est offerte.
Que tout preux chevalier, soutenu par l'honneur,
Lutte avec Paolo d'adresse et de vigueur;
Que le fer émoussé triomphe sans blessures.

FRANÇOISE, *à part.*

Ah! que je souffre!

LE PRINCE.

Allons revêtir nos armures.

PAOLO.

Vous, prince de Scala!

LE PRINCE, *gaîment.*

Pardieu! je suis jaloux
De briser ce matin une lance avec vous.
Je viens à Rimini pour me former aux armes
(*Montrant Bertold.*)
Sous un Malatesta, fameux dans nos alarmes;
Et joûter contre vous, rival à redouter,
Est une occasion dont je veux profiter.
Je vous soutiens ici que ma dame est plus belle......

PAOLO, *mettant la main à son épée.*

Ah!!..... (*Se remettant.*)
Moi.... je n'en ai plus.
(*Le Dante paraît.*)

LE PRINCE.

Encore une infidelle.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DANTE.

GUIDO.

Hommage au Dante! (*On l'entoure, on le salue.*)

SORDEL.

Ici le chantre des douleurs!

FRANÇOISE.

Eh quoi! Dante, c'est vous!... Je sais tous vos malheurs.

SORDEL.

Que de fois j'ai relu ces canzones plaintives
Qui tiennent à vos chants les femmes attentives!

PAOLO, *au Dante.*

Le conseil de Florence a-t-il proscrit vos jours?

SORDEL.

Vous aurez des amis.

GUIDO.

Vos vers charment les cours
Où vous apparaissez....

LE DANTE, *souriant avec amertume.*

D'où parfois on m'exile,
Où je n'obtiens jamais qu'une pitié stérile.
Il est cruel parfois d'en monter les degrés!

GUIDO.

Si par les Gibelins vos talens égarés....

LE DANTE.

Prince....

GUIDO.

Venez chez moi.

LE DANTE.

Chez vous! (*Il tourne les yeux vers Françoise, la contemple, et pleure.*)

BERTOLD.

Vous pleurez, Dante?

LE DANTE.

En admirant madame et sa grâce touchante,
Je songe à Béatrix, objet de purs amours,
Montée aux cieux bien jeune, et que j'aime toujours.
(*Avec extase.*)
Oh! quand notre beau ciel, la nuit, brille sans voiles,
Je crois la voir passer le corps semé d'étoiles.

PAOLO.

Pauvre ami!

FRANÇOISE.

Je vous plains.

LE DANTE.

Elle a beaucoup souffert.

FRANÇOISE.

Hélas!

LE DANTE.

A tant d'amour son cœur était ouvert!
Vivez plus qu'elle!

BERTOLD, *brusquement*

Allons! faites trêve à vos larmes.
(*Au Dante.*)
Et vous, pourquoi vous plaire à nourrir ses alarmes?

LE DANTE, *étonné.*

Moi!

BERTOLD.

Calmez-la plutôt, et lisez-nous des vers.

FRANÇOISE.

Faites-nous cet honneur.

(*Le Dante fait un signe affirmatif; on s'assied.*)

LE DANTE, *à part.*

Changeons ces cœurs pervers.
Réveillons Paolo. (*Il ouvre un manuscrit et lit.*)

« Canzone. L'ITALIE.

» Navire sans pilote et qui sous les vents plie,
» Italie, où le crime insulte à mes douleurs;
» Italie, où le pape à son gré m'humilie,
» Où mon âme grandit forte de ses malheurs,
» De tant d'ambition vieille et sanglante arène,
» Pleure, des nations, non, tu n'es plus la reine,
» Mais la prostituée!... A-t-elle encor des pleurs?

(*Murmures d'improbation.*)

» Qu'as-tu fait de ta gloire? Où trouver ta puissance?
» Tes grands, flatteurs du peuple, à genoux devant lui,
» Loin de la protéger, oppriment l'innocence;
» De tout poignard vénal ils achètent l'appui;
» Dès qu'un meurtre leur plaît, le meurtre est légitime,
» Et les juges après flétrissent la victime.
» De ce pays de sang le soleil n'a pas fui!

(*Murmures d'improbation.*)

» Supplices des damnés, vous êtes sur la terre!
» Dès le berceau tout homme aux vices est enclin.
» Mais voici l'empereur avec son cri de guerre:
» Guelfes, craignez César, ami de l'orphelin.... »

(*Murmures.*)

BERTOLD, *l'interrompant.*

J'aime en vous le poète, et non le Gibelin.

PAOLO.

Mon frère!

LE DANTE.

Écoutez-moi.

BERTOLD.

Quelle est votre pensée?

LE DANTE, *avec exaltation.*

Il en est une au fond de cette âme froissée.
Oui, je viens à vos cœurs porter le repentir,
Au parti gibelin je viens vous convertir.

BERTOLD.

Nous?

GUIDO.

Vous écouter!....

BERTOLD.

Vous!

LE DANTE.

Pas moi, mais la patrie.
On la frappe, on la tue, elle tombe et vous crie :
« A moi! je perds mon sang! » Aux armes, jeunes gens!
Vous dormez avant l'heure, ouvriers négligens,
Vous laissez aux fourreaux se rouiller vos épées.

UN CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE PRINCE DE SCALA, *à part.*

Qu'entends-je?

LE DANTE.

A punir qu'elles soient occupées.

GUIDO, *aux chevaliers qui l'entourent.*

Oh! c'en est trop!

LE DANTE.

» Amis! cent tyrans absolus...

(*Les Guelfes tirent leurs épées et se lèvent.*)

FRANÇOISE.

Ah!...

BERTOLD, *le menaçant.*

Poète, prends garde! Et pas un mot de plus!

PAOLO, *s'élançant vers les Guelfes.*

Malheur à qui le touche!

LE DANTE, *observant Paolo.*

Il s'enflamme, il s'indigne.

(*Haut.*)

A lire d'autres vers, eh bien! je me résigne;
(*On s'assied.*)
J'y parle d'un amour criminel, mais touchant.

FRANÇOISE, *à part.*

Je crois qu'il me regarde.

LE DANTE, *lisant.*

« ENFER, *cinquième chant.*
» Déjà nous parvenons à la seconde enceinte :
» Un bruit confus s'y traîne en lamentable plainte;

» Un terrible ouragan y roule avec courroux
» Des ombres qui toujours s'écoulent devant nous,
» Et pendent sur les bords d'un abîme de flammes.
» Que vois-je? m'écrié-je. Hélas! ce sont des âmes
» Que perdit sur la terre un criminel amour... »

FRANÇOISE, *à part.*

O mon Dieu!

LE DANTE.

« Se heurtant dans ce hideux séjour,
» Dit Virgile, à jamais vers le gouffre entraînées,
» Elles tombent sans cesse. »

FRANÇOISE, *à part.*

Oh! quelles destinées!

LE DANTE, *avec feu.*

« Sous la pourpre et la soie endormez vos remords.
» Mais la trompette un jour réveillera les morts!
» Montez, montez au ciel, vous que le ciel approuve.
» Tremblez, maudits! Où fuir! le Seigneur vous réprouve.
» Entrez! Là, plus d'espoir? Toujours souffrir! »

FRANÇOISE.

Toujours!

LE DANTE.

« Supplices réservés aux coupables amours.... »

FRANÇOISE, *se levant.*

Cessez. (*Tout le monde se lève.*)

BERTOLD.

Qu'as-tu?

GUIDO.

Ma fille.

LE DANTE, *à part.*

Elle est pâle et tremblante.
Se peut-il?...

BERTOLD.

Tu pâlis, et ta main est brûlante.

FRANÇOISE.

Ce n'est rien... pardonnez... mon père....

GUIDO.

A ces accens,
Ma fille, la frayeur a subjugué tes sens...

FRANÇOISE.

Sortons. (*Les dames entourent Françoise, qui s'éloigne avec son père; Bertold fait signe aux chevaliers de sortir.*)

LE DANTE, *à part.*

Qu'ai-je entrevu? (*Il sort.*)

SCÈNE X.

BERTOLD, PAOLO.

BERTOLD.

Le chagrin la dévore.

PAOLO.

Qui pourrait le causer?

BERTOLD.

La cause?.... Je l'ignore;
Si je la connaissais!..... Elle se trahira;
Par mes mains arraché le voile tombera.
Dis-moi, si, par un traître à ton amour ravie,
Ton épouse, mon frère, empoisonnait ta vie,
Que ferais-tu?

PAOLO.

Mon glaive à son vil suborneur
Arracherait le jour en me rendant l'honneur.

BERTOLD, *regardant son épée.*

Mon glaive est là.

PAOLO, *avec feu.*

Crois-tu que Françoise s'abaisse
A souffrir d'un amant la criminelle ivresse?
As-tu quelques raisons de flétrir sa vertu
Par des soupçons honteux?... réponds, en aurais-tu?
S'il est vrai qu'à ce point Françoise s'avilisse,
Cet outrage est affreux!.... Nomme-moi son complice.
Bertold, comme le mien ton honneur m'est sacré,
J'en jure par les saints, oui, je te vengerai;
Il faut que dans leurs maux deux frères se soutiennent,
Ordonne, mon épée et mes jours t'appartiennent.

BERTOLD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Et je le soupçonnais!.... Combien tu me plaindras!
Instruit de mes chagrins, tu les adouciras.
L'amitié fraternelle et t'inspire et m'enflamme,
J'aurai donc un ami qui lira dans mon âme,

A qui sans nul détour je dirai mes douleurs,
Et qui par sa tristesse accueillera mes pleurs;
Il n'accusera pas mon amour de faiblesse:
L'affront que je ressens autant que moi le blesse.
Regarde, vois ce corps, sans grâces, amaigri,
Usé par trop d'amour, avant l'âge flétri :
(Avec amertume.)
Comment plaire? Pourquoi n'ai-je pas en partage
La force et la beauté?
(Regardant son frère avec admiration.)
Quel brillant avantage...!

PAOLO, *l'interrompant.*

Ton rival...

BERTOLD.

Mes soupçons sont encore incertains.
Mais observe en silence aux jeux, à nos festins,
L'insensé...

PAOLO.

Qui?

BERTOLD.

Sordel.

PAOLO.

Ce troubadour célèbre,
Dont on chante les vers en France, aux bords de l'Èbre?

BERTOLD.

Présomptueux, volage et prompt à s'enflammer,
Des femmes qu'il encense il croit se faire aimer;
Si Françoise flattée... en ses vers il la loue,
J'ai près d'elle un témoin... plains-moi... je te l'avoue...

Je crois que ma raison s'égare par moment...
L'amour... l'enfer n'a pas un si cruel tourment.

PAOLO.

Ciel!

BERTOLD.

Je fuis les regards quand mon accès commence,
Oui, mes douleurs souvent tiennent de la démence.
La nuit, malgré l'éclat que jettent mes flambeaux,
Je vois à mon chevet, couverts de noirs lambeaux,
Passer, passer toujours de livides fantômes;
Si je veux sommeiller, j'entends rire des gnômes,
Rires affreux!... Le jour, ma mémoire s'enfuit,
Je revois par momens les scènes de la nuit....
Et ces ombres toujours à Françoise ressemblent....
Tiens, j'ai peur d'y songer... regarde, mes mains tremblent,
Crois moi, n'aime jamais... Viens nous joindre au signal.
(*Il sort à pas lents.*)

SCÈNE XI.

PAOLO.

Sordel!! Un troubadour ose être son rival!
Lui!. Moi-même..? Grand Dieu!.. Tout contre moi conspire,
Sa bouche a respiré cet air que je respire;
Ces voûtes ont redit les doux sons de sa voix;
Ses pieds ont effleuré les marbres que je vois;
Un poison irritant dans mes veines circule...
Françoise, ton regard me poursuit et me brûle...
Sordel est-il aimé?... S'il l'était!... Je frémis...
Mais non, je me vaincrai, je me le suis promis...

— Que dis-je!... Il faut la voir, interroger son âme,
La forcer à rougir de sa honteuse flamme,
Venger mon frère enfin... Oui, mon cœur ébranlé...

SCÈNE XII.

LE DANTE, PAOLO.

PAOLO.

Dante!... O ciel! devant lui pourquoi suis-je troublé?

LE DANTE.

Au nom des Gibelins réunis à Vérone,
Veux-tu fuir ces remparts où la mort t'environne?
Veux-tu vaincre avec moi?

PAOLO.

Je ne veux que mourir.

LE DANTE, *l'observant.*

D'où vient ce désespoir?

PAOLO.

Je suis las de souffrir.

LE DANTE.

Si toujours contre Dieu ta faiblesse murmure,
Ne parle plus de gloire et laisse ton armure.

PAOLO.

La gloire n'est qu'un mot.

LE DANTE.

Vous cherchez le trépas!...
Mais pourquoi? Paolo, vous ne répondez pas?

PAOLO.

Mon cœur est vertueux.

LE DANTE.

Vous, qu'un mot peut confondre,
Vous êtes innocent et craignez de répondre!

PAOLO.

Désarmez ce regard terrible et solennel!

LE DANTE.

Si vous ne parlez pas, vous êtes criminel!...
Quels que soient les forfaits dont Paolo frissonne,
Qu'il parle, de mon siècle il n'est rien qui m'étonne.
Moi qui venais ici te dire le dessein....

PAOLO.

Lequel?

LE DANTE.

En es-tu digne?... Ose m'ouvrir ton sein....

PAOLO.

Eh bien! apprenez tout... En nos guerres civiles,
Aux drapeaux gibelins je soumettais des villes,
Dans Ravenne conquise une jeune beauté
Sut captiver mon cœur de ses fers enchanté....
On eût dit, à la voir, la paupière baissée,
Dans le recueillement d'une vague pensée,

Les mains jointes, priant aux marches de l'autel,
Une vierge des cieux sous un dehors mortel.
Mais par un coup fatal sa main me fut ravie....
Sans elle désormais que faire de la vie?...
De Rome, pour la voir, je bravais le courroux,
Je revenais....

LE DANTE.

Eh bien!

PAOLO.

Mon frère est son époux.

LE DANTE.

Françoise!... Misérable!... Et tu l'aimes encore!

PAOLO.

Dante, plus que jamais je sens que je l'adore.

LE DANTE.

Et tu ne la fuis pas! O ciel! ces murs croulans
N'ont pas déjà roulé sur tes membres sanglans!
Tu restes, et la terre, à tes pieds ébranlée,
Ne t'ouvre pas encore la terrible vallée,
Séjour confus de pleurs, où les sombres damnés
Se heurtent dans la nuit par les vents entraînés,
Et, plongés en des feux, avec d'affreux blasphèmes,
L'un sur l'autre acharnés se dévorent eux-mêmes!
Quoi! tu restes!

PAOLO.

Du ciel interprète sacré,
Oh! suspends ton courroux, parle, j'obéirai.

LE DANTE, *lui prenant la main.*

Va, je t'adresserai des mots sortis de l'âme,
Car j'ai souffert aussi, j'ai vu mourir ma dame,
Ange, ornement du ciel, doux trésor de vertu.
Toi que je vois déjà le front pâle, abattu,
Aux lois des chevaliers tu te rendrais parjure!

PAOLO.

Plutôt que de flétrir une vertu si pure,
A fuir dans les combats que je sois condamné,
Que je sois comme un lâche en spectacle donné,
Et, proclamé félon, en horreur à moi-même,
Que je meure accablé du poids de l'anathême.
Ami, si tu dépeins nos malheurs si touchans,
Quelle douce harmonie embellira tes chants!
Oh! qui les entendra sans répandre des larmes!...
Mais moi.. qui me rendra tant d'amour, tant de charmes?
J'ai mérité sa haine, et je m'en punirai.
J'ai la vie en horreur.

LE DANTE.

Ami....

PAOLO, *avec désespoir.*

Je me tuerai!

LE DANTE.

Juste ciel! que ta main te frappe et s'avilisse!...
Ne penses-tu jamais à l'éternel supplice?
Ton sang n'est pas à toi! Tu parles de mourir?
Sans te plaindre du sort, homme, apprends à souffrir.
Dans l'exil, Paolo, la splendeur t'environne;
Moi, pour me consoler, je n'ai trouvé personne:

Banni, pauvre, je vois mes rivaux triomphans :
Je ne puis, sans frémir, penser à mes enfans.
J'erre à pied, sans abri ; mon abord est funeste :
Faible appui de mes pas, un bâton seul me reste.
Les plus vils animaux assouvissent leur faim :
Du pain me suffirait, et je n'ai pas de pain :
Il m'en faut mendier, et supporter la joie
Du riche protecteur que le hasard m'envoie.
Il demande des vers ! des chants d'ivresse ! à moi !
Non ! les chants que mon âme a créés pour la foi,
Sur les coussins soyeux, font pâlir la licence.
Mon génie est le deuil, mon repos la vengeance !
Entouré des débris de mon parti vaincu,
Ai-je cherché la mort ? J'ai plus fait : j'ai vécu ;
Je vis pour me venger, et pour apprendre au monde
En quels noirs attentats l'anarchie est féconde.
Guelfe, je briserai ton joug avilissant,
Que d'illustres martyrs ont couvert de leur sang :
Tu peux faire, indigné de tes arrêts qu'il brave,
De Dante un exilé, mais jamais un esclave.

PAOLO.

A vos ressentimens je brûle de m'unir :
Nommez les ennemis qu'il faut vaincre et punir.

LE DANTE.

Les Guelfes ! Prends pitié du sort de l'Italie ;
Sans lois, sous des tyrans, elle meurt avilie :
Sauve-la, sauve-nous. Mon fils, écoute-moi :
Le parti gibelin, sorti d'un long effroi,
Pour se nommer un chef s'assemblait dans Vérone,
Quand un de nos proscrits, que la foule environne,

Comme toi vers ces bords ramené par l'amour,
Arrive et nous instruit de ton prochain retour.
Paolo ! tous nos grands, qu'un noble zèle anime,
Honorent Paolo de leur choix unanime.
Mais qui se chargera du périlleux devoir
De lui porter l'écrit, garant de son pouvoir ?
Moi, moi seul, ai-je dit ! J'ai hasardé ma tête :
Cet écrit, le voici.

PAOLO.

Donne.

LE DANTE.

Eh bien ! qui t'arrête ?
Dix mille citoyens, bannis de leurs foyers,
Aigris par la vengeance, achètent des guerriers.
Viens, viens ; l'épée en main, paraissons dans Florence ;
Qu'elle pleure à son tour. Pize, Arezzo, Plaisance
Attaquent les États du prince des Romains ;
Henri de Luxembourg rassemble les Germains.
Subjugue un fol amour, commande notre armée :
Des antiques Césars atteins la renommée,
Lègue aux siècles futurs des exploits éclatans :
Chantés par moi, peut-être ils braveront le temps.

PAOLO.

Allons ! je te devrai ma plus belle victoire ;
Je vaincrai mon amour, je vivrai dans l'histoire :
Je suis maître déjà de cet amour fatal....
C'en est fait.... (*On entend le son du cor.*)
Du tournoi c'est le brillant signal.
Mes armes ! (*Ses écuyers lui présentent son bouclier et sa lance.*)

LE DANTE.

Paolo, ton regard étincelle... !

PAOLO.

Qui peut me résister ? je combats devant elle !

(Il sort vivement ; le Dante le suit d'un air consterné.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Réfectoire du Château.

SCÈNE I.

L'ÉCUYER ET DES VARLETS *portant des vases d'or; au fond est une table servie avec le luxe du moyen âge.*

L'ÉCUYER.

L'aspect de ce banquet sera, ma foi, divin!

LE VARLET, *aux autres.*

Plaçons là l'hypocras, les coupes, et le vin
Qui peut-être ce soir échauffera les têtes.

L'ÉCUYER.

Du silence!

LE VARLET.

Un festin est d'usage en ces fêtes;
Ce n'est pas un plaisir que réprouve la foi,
Et l'appétit s'éveille au sortir d'un tournoi.
(*Se rapprochant.*)
Pourquoi, sire Écuyer, choisir sous des ombrages
Cette lice mesquine, où chaque jour nos pages
Exercent leurs coursiers? Craint-on le tribunal,
Et ses familiers, et le voile fatal?
J'ai deviné, pardieu! voilà tout le mystère.

L'ÉCUYER.

Ne sauras-tu jamais obéir et te taire ?
(*Plaçant un tableau à l'extrémité de la table.*)
Le Dante, là !

LE VARLET.

Si loin !...

L'ECUYER.

C'est assez près pour lui.

LE VARLET.

O ciel ! que faites-vous? Dieu même est son appui.
Il descend dans l'enfer.

L'ÉCUYER.

Aux rois il parle en maître;
Moi, je ne l'aime pas. Un Gibelin ! un traître!
Un maudit!... Mais on vient. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

FRANÇOISE, LE DANTE ; *ils entrent vivement.*

LE DANTE.

Ah ! madame, pourquoi
Avant la fin des jeux quittez-vous le tournoi ?

FRANÇOISE, *troublée.*

Messire, un coup de lance a brisé son armure,
Et j'ai cru voir du sang jaillir d'une blessure.
Paolo...

LE DANTE.

Calmez-vous, il n'était pas blessé.

FRANÇOISE.

Qu'on poursuive sans moi ce tournoi commencé.

LE DANTE.

Mais votre époux, madame....

FRANÇOISE.

Il sait que sans alarmes
Je n'entendis jamais le bruit affreux des armes.

LE DANTE.

Ce trouble me surprend.

FRANÇOISE.

O poète divin,
Vous que l'infortuné jamais n'implore en vain,
Si de vos chants pieux j'admirai l'harmonie,
Exercez parmi nous l'ascendant du génie;
Dante, vous avez vu les peuples et les rois
Souvent avec amour écouter votre voix;
Conservez le débris d'une auguste famille,
Parlez, qu'en sa faveur votre éloquence brille,
Que Paolo s'éloigne et vole à ses drapeaux;
Protégez ses destins, veillez à mon repos.

LE DANTE.

Consoler qui gémit, c'est encore la gloire;
Paolo me suivra.

FRANÇOISE.

Bientôt?

LE DANTE.

Que dois-je croire?
Pardonnez, si, frappé d'un intérêt puissant,
J'interroge ce cœur naïf et gémissant,
Qui chérit trop son Dieu pour descendre au mensonge.
(*Françoise se détourne.*)
En ces troubles soudains quel sentiment vous plonge?
Pourquoi rejetez-vous Paolo de ces bords?
Est-ce la haine enfin qui cause vos transports?

FRANÇOISE.

Ne me demandez pas si j'ai connu la haine.
Soumise à mes devoirs, résignée à ma peine,
Par d'austères combats j'ai cherché la vertu,
Et j'ai dit au Seigneur : « Pourquoi me frappes-tu? »

LE DANTE.

Lisez du fils de Dieu la puissante parole.
Il a souffert pour nous; son exemple console.
Persévérez, madame, en vos pieux combats :
On vous tient compte au ciel des peines d'ici-bas;
Je ne suis qu'un roseau, mais dans ce court voyage
Appuyez-vous sur moi pendant les jours d'orage.
Daignez de mes avis accepter le secours;
Oui, je vous défendrai, fût-ce au prix de mes jours.

FRANÇOISE.

Vos paroles, du sort effaçant les injures,
Comme un baume divin coulent sur mes blessures.

LE DANTE.

Françoise, votre front me livre à tous momens
Par sa vive rougeur vos secrets sentimens.

FRANÇOISE.

Messire!...

LE DANTE.

Oubliez-les.... Rassurez-vous, madame.

FRANÇOISE.

Eh bien! si vous lisez dans le fond de mon âme,
Secondez mes efforts, comprenez mon effroi :
Entraînez Paolo, sauvez-le, sauvez-moi.
L'abîme est là, guidez ma force qui succombe,
Hélas! A chaque pas il semble que j'y tombe.
Rendez par vos conseils la paix à mon époux,
Partez; que Paolo s'illustre près de vous.
Moi.... C'en est fait... Adieu... Mon âme est abattue...
Je le sens, j'en mourrai, cette lutte me tue;
Ce n'est plus ici-bas que j'attends le bonheur.
Priez, pressez, fuyez... Il y va de l'honneur,
Et si l'on ose un jour attaquer ma mémoire,
Divin Dante, chantez, vous sauverez ma gloire.

(Elle s'éloigne, et rencontre au fond Bertold qui la prend par la main et lui dit :)

BERTOLD.

Madame, demeurez. *(Au Dante.)*
Messire, laissez-nous.

LE DANTE, *à part, en sortant.*

Que de maux je prévois!

SCÈNE III.

BERTOLD, FRANÇOISE.

BERTOLD, *agité, à part.*

Ah! Dieu!

FRANÇOISE.

Que voulez-vous?

BERTOLD.

Rien.

FRANÇOISE, *à part.*

Il tremble.

BERTOLD, *à part.*

Insolent!

FRANÇOISE.

Votre casque vous pèse;

L'air est brûlant.

BERTOLD, *l'ôtant.*

Tenez. (*Elle le pose sur une table.*)

(*A part.*)

Si mon courroux s'apaise,

Je l'interrogerai.

FRANÇOISE.

Poursuit-on le tournoi?

BERTOLD.

Oui! Vous l'avez quitté?

FRANÇOISE.

Vous savez bien pourquoi?
Ces armes... La sueur mouille votre visage!
Ciel! vous sentez-vous mal?

BERTOLD.

Moi!

FRANÇOISE.

Prenez un breuvage
Que ma main verse...

BERTOLD.

Non. (*A part.*)
Mon destin est affreux.

FRANÇOISE.

Vous souffrez comme moi... Je vous rends malheureux.

BERTOLD.

Il est vrai... je le sens. Et nos maux vont s'accroître!
Oh! quand finiront-ils?

FRANÇOISE.

Une cellule au cloître,
Pour habit un cilice, et pour lit un tombeau:
Le dernier de mes jours se lèvera bien beau!...
Chaque instant de ma vie avec lenteur se traîne.
Pourquoi m'arrachiez-vous au séjour de Ravenne?
J'aime ses toits romains, ses clochers, ses remparts;
Là, tout dans mes ennuis reposait mes regards,
Là, mes soupirs vers Dieu s'exhaleraient sans crainte...

BERTOLD.

Vous souhaitez la mort!...

FRANÇOISE.

Quelle horrible contrainte!...

BERTOLD.

La mort!...

FRANÇOISE.

Mais non, ma mort vous ferait trop souffrir,
Je ne dois même pas souhaiter de mourir.

BERTOLD, *se levant avec passion.*

Ne tiens plus ce langage, ô femme enchanteresse,
Objet cher et cruel de deuil et de tendresse,
Tourmente-moi, mais vis, tes jours seront sacrés...

FRANÇOISE.

Je le prévois... bientôt...

BERTOLD.

Quoi!

FRANÇOISE.

Vous me punirez.

BERTOLD.

Te punir!...

FRANÇOISE.

D'une faute....

BERTOLD.

Achève.

FRANÇOISE.

Involontaire!

BERTOLD.

Laquelle?

FRANÇOISE, *hésitant.*

Vous saurez...

BERTOLD.

Est-ce encore un mystère?

FRANÇOISE.

Non,... monseigneur....

BERTOLD.

Enfin....

FRANÇOISE.

Je vous peins faiblement
Mon amitié pour vous... le juste attachement....
Quoi! vous me regardez d'un air sombre et farouche.

BERTOLD.

Le mot d'amour ne peut s'échapper de ta bouche;
Il serait un mensonge.... et tu crains de mentir.

FRANÇOISE.

(Avec vivacité.)

Pourquoi m'interroger?....

(Se contenant.)

Ah! laissez-moi sortir.

BERTOLD, *la retenant.*

Non! tu ne m'aimes pas. Dois-je t'en faire un crime?
L'amour, est-ce un penchant qu'à son gré l'on réprime?
Ai-je ces dons heureux qu'on appelle beauté?
Avec quelle rigueur le ciel m'a-t-il traité!

FRANÇOISE.

Mon ami!

BERTOLD, *avec chagrin.*

Que je hais ces courtisans frivoles
Aux dehors séduisans, aux brillantes paroles!...
Sans vertu.... je les hais!... Confesse-le, ces pleurs,
Qui tant de fois le jour révèlent tes douleurs,
Annoncent des combats...

FRANÇOISE.

Moi!...

BERTOLD.

Je me dis : Peut-être,
Naïve, en sa jeunesse, avant de me connaître,
Un jour elle entrevit un brillant chevalier,
Elle eut un chaste amour, qu'elle veut oublier;
Sa vertu lutte enfin...

FRANÇOISE.

Si vous daignez me plaindre,
Si l'espoir du pardon.... Mais je n'ai rien à craindre.

BERTOLD.

Un pardon! me dis-tu. Pardonner à celui....
Au perfide qui t'aime et t'insulte aujourd'hui.
Non, non! Autant que moi tu seras malheureuse :
Il recevra la mort, une mort lente, affreuse,
De ma main...

FRANÇOISE.

(*A part.*) Il mourrait! (*Haut.*)
Ah! désabusez-vous,
Je n'aime que vous seul, mon bon, mon noble époux.
Quel étrange soupçon t'assiége et te tourmente?
Que l'amour rende enfin notre union charmante...

Je parle, mon ami, sans trouble et sans effroi,
Tu le vois, tu l'entends... je n'aimerai que toi.

BERTOLD, *avec amertume.*

S'il était vrai.

FRANÇOISE.

Pourquoi doutez-vous?...

BERTOLD.

O supplice!
Eh! ne l'ai-je pas vu relever dans la lice
Le bouquet à l'instant de ton sein détaché?
En secret sur son cœur ne l'a-t-il pas caché?
Ses vers de son amour protégeaient l'insolence.

FRANÇOISE.

Qui?

BERTOLD.

Sordel!

FRANÇOISE.

Quoi! Sordel?

BERTOLD.

Il t'adore en silence.
Mon frère a tout vu.

FRANÇOISE.

Lui!... Sordel! un troubadour!
Dès demain, à l'instant, chassez-le de la cour.....

BERTOLD.

Sordel s'est follement enivré de tes charmes,
Il n'aura plus l'honneur d'exciter nos alarmes....
Quoi! tu m'aimes, Françoise, et tu gémis pourtant!

FRANÇOISE, *affectant du calme.*

Je ne suis pas troublée, au moins en cet instant.

BERTOLD.

Ces tutoîmens si doux?.....

FRANÇOISE.

Tu le veux.

BERTOLD.

Tiens, écoute;
La joûte est terminée, et Paolo, sans doute,
Est vainqueur: de l'écharpe il faudra le parer.

FRANÇOISE.

Mes mains!.....

BERTOLD.

C'est un devoir.

FRANÇOISE.

Je dois.....

BERTOLD.

T'y préparer.

FRANÇOISE.

Comprenez mes tourmens....

BERTOLD.

Quoi! toujours votre haine!
Vous le vîtes pourtant, quand il soumit Ravenne.
Il vous plaisait alors... Eh! madame, entre nous,
Parfois vos yeux sur lui se tournent sans courroux.

FRANÇOISE.

Moi!....

BERTOLD.

Quand un coup de lance a brisé sa visière,

Vous vous êtes levée, en tremblant, la première,
Puis vous êtes sortie.... (*L'observant.*)
Encor!

FRANÇOISE, *interdite.*

Mais.... cet effroi....

BERTOLD, *à part.*

Son trouble... Éprouvons-les...

FRANÇOISE, *à part.*

Il a les yeux sur moi.

SCÈNE IV.

FRANÇOISE, LE PRINCE DE SCALA, BERTOLD, PAOLO, LE DANTE, GUIDO, SORDEL, CHEVALIERS, DAMES, ÉCUYERS, VARLETS, UN PAGE *portant une écharpe.*

SORDEL, *à Paolo.*

Vous réunissez tout, force, adresse et vaillance,
Et nous devons des vers à vos grands coups de lance.

FRANÇOISE, *à part.*

Quoi! par lui du combat le prix est mérité.
(*Apercevant un bouquet de roses que tient Sordel.*)
Il faut punir Sordel de sa témérité.
(*Haut.*)
Ce bouquet m'appartient.

SORDEL, *troublé.*

Madame le réclame?.....

FRANÇOISE, *avec sévérité.*

Ce n'est point un présent, c'est un larcin....

SORDEL, *troublé.*

Madame,
Daignez croire...

FRANÇOISE.

C'est bien!

BERTOLD, *à part.*

Il paraît alarmé,
Il redoute ma haine....

(*Françoise fait signe au page, qui prend le bouquet.*)

PAOLO, *à part, avec joie.*

Il n'était pas aimé!

BERTOLD, *à Françoise.*

Attachez-lui l'écharpe à sa valeur promise.

FRANÇOISE, *à part.*

O ciel! (*Haut.*)
À vos désirs je fus toujours soumise:
Mais chargez d'autres mains d'accomplir ce devoir.
J'ornerais son triomphe. Ah! c'est trop de le voir.

BERTOLD.

Lui refuser le prix gagné par son courage,
C'est violer un droit, c'est lui faire un outrage....
Madame, obéissez, je vous prie.

FRANÇOISE, *à part.*

O tourment!

BERTOLD, *étonné.*

Pourquoi résistez-vous?

FRANÇOISE.

Par pitié!

PAOLO, *à part.*

Quel moment!

GUIDO.

Ne l'y condamnez pas.

LE DANTE.

Respectez une femme.

BERTOLD.

Mais.....

FRANÇOISE.

Prenez-vous plaisir à déchirer mon âme?

PAOLO.

Mon frère....

BERTOLD.

Elle y consent!

(*Paolo met un genou en terre; Françoise s'approche et lui attache l'écharpe avec une émotion visible.*)

BERTOLD, *à part.*

Paolo s'est troublé.
Je ne me trompais point..... Dieu! sa main a tremblé.
Plus de doute à présent.

LE DANTE, *à part.*

Oh! comme il les regarde!

FRANÇOISE, *émue.*

Allez, que le Seigneur vous prenne sous sa garde!
(*Se tournant vers Bertold.*)
Monseigneur....

BERTOLD, *avec une rage ironique.*

Est-ce tout? N'oubliez-vous donc pas
L'usage consacré, le doux prix des combats,
Le baiser.....?

FRANÇOISE.

Moi!

BERTOLD.

Les lois de la chevalerie
Vous l'ordonnent, madame.

FRANÇOISE.

Écoutez.....

GUIDO, *bas à sa fille.*

Je t'en prie,
Cède et maîtrise-toi.

BERTOLD, *à part.*

Paolo mon rival!

(*Françoise s'approche en chancelant de Paolo, qui s'incline et cherche à contenir son émotion : elle lui dépose un baiser sur le front.*)

BERTOLD, *à part.*

Un frère!.... Ce baiser va leur être fatal!

FRANÇOISE.

Vous êtes obéi.... J'ai fait taire ma haine....
Mais cet effort...... (*A la damoiselle.*)
Suis-moi... je me soutiens à peine.

(*Elles sortent; les dames les accompagnent*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, EXCEPTÉ FRANÇOISE ET LES DAMES.

BERTOLD, *retenant Paolo.*

Demeure.

PAOLO.

Laisse-moi.

BERTOLD.

Demeure, je le veux.
Qui, loin de Rimini, pourra charmer tes vœux?
Le bonheur, Paolo, dans ton cœur doit renaître;
S'il n'est en ce palais, où pour toi peut-il être?

PAOLO.

Près d'un frère....

BERTOLD, *avec un sentiment pénible et lui serrant la main.*

Qui t'aime.... et qui plaint ton malheur......
Qui pourrait mieux que moi comprendre ta douleur?
Je sais qu'il est affreux d'inspirer de la haine,
(*Avec un rire terrible.*)
Je sais... vers quels malheurs un noir démon nous traîne!

GUIDO.

Ma fille, par les soins de sa tendre amitié.....

BERTOLD.

Je préfère, Guido, sa haine à sa pitié.
Un désespoir mortel consumera ma vie.
(*A Paolo.*)
Elle te hait, mon frère, et.... je te porte envie.

LE DANTE.

Écoutez, messeigneurs ! Avec tranquillité
Aux grands dans leurs châteaux je dis la vérité.
Paolo, conduisant vos phalanges guerrières,
Naguère de sa gloire entoura leurs bannières :
Rome de ses exploits garde le souvenir :
Au milieu des dangers pourquoi le retenir?
Loin, loin ce voile noir qui plane sur sa tête !
Sans doute à l'arrêter le tribunal s'apprête.
Je crains tout de ses lois; elles pèsent sur vous :
Par son départ secret prévenez leur courroux.
Laissez à Paolo ses hautes destinées,
Ses armes contre vous ne seront point tournées;
Marchez dans vos devoirs saintement raffermis,
Soyez rivaux de gloire, et non pas ennemis.

GUIDO.

J'approuve ce conseil dicté par la sagesse;
Que Paolo retourne aux rives de la Grèce;
De ma maison, Bertold, il frappa le soutien;
Le repos de ma fille et peut-être le mien
Exigent ce départ....

LE DANTE.

Cédez, le danger presse;
Craignez du tribunal la fureur vengeresse.
S'il meurt, à votre couche attachant le remord,
Son ombre vous dira : « Tu m'as donné la mort ! »
Le jour, quand du festin les tables seront prêtes,
Un fantôme voilé prendra place à vos fêtes;
Et ces riches habits, signes d'un noble rang,
Soudain, Malatesta, dégoutteront de sang.

BERTOLD.

Poète, taisez-vous.... Tout me fuit, ou m'abhorre,
Mon frère, mon épouse.... Et je respire encore!

GUIDO.

Ma fille fut toujours fidèle à son devoir,
Tu n'as point de soupçons....

BERTOLD.

Je tremble d'en avoir!

LE DANTE.

Permettez son départ.

BERTOLD, *à part.*

Permettre!... Il est mon frère:
Son départ à mes coups pourra seul le soustraire.

PAOLO, *à part.*

De quels regrets amers je me sens poursuivi!

BERTOLD, *haut.*

Soit, qu'il parte.

LE DANTE, *vivement.*

A l'instant!

L'ÉCUYER, *entrant.*

Le festin est servi.

(*On rentre : Françoise, pâle, entourée de seigneurs, de dames et de varlets, paraît donner des ordres.*)

LE DANTE, *à Paolo.*

Partons sans différer.

BERTOLD.

Ce festin le réclame.

(*A Françoise.*)

La place du vainqueur est près de vous, madame.
Allons!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN MESSAGER, FAMILIERS DE L'INQUISITION.

LE MESSAGER, *un papier d'une main et une baguette de l'autre.*

Au nom de Dieu! les prélats sont instruits
Que deux chefs gibelins, dans la ville introduits,
Trouvent dans ce palais un coupable refuge:
Au tribunal sacré la loi veut qu'on les juge.

(*A Bertold.*)

Fils des Malatesta, duc, en zélé chrétien,
De Rome votre appui serez-vous le soutien?
Vous tous, qui craignez Dieu, messeigneurs, hommes d'armes,
Écuyers, montrez-moi ces artisans d'alarmes....

(*Déployant un parchemin.*)

Leurs noms sont Paolo, d'anathème frappé....

PAOLO.

Moi!

LE MESSAGER.

Dante Alighiéri, des prisons échappé,
De Florence...

LE DANTE.

C'est moi. Je n'ai pas de patrie.
Pourquoi de vos décrets invoquer la furie
Contre un pauvre proscrit, errant dans l'univers,
Qui punit ses rivaux en composant des vers?
Je représente ici les bannis de Florence;
D'un accord entre nous j'apportais l'espérance :
Respectez un parti qui, l'épée à la main,
Aujourd'hui renversé, sera vainqueur demain.
Ma présence en ces murs vous devient importune,
Je pars; j'appris d'Homère à vaincre l'infortune;
Si je n'ai son génie, au moins j'ai sa fierté;
Mon courage est plus grand que mon adversité.
Vous me chassez! Il est partout en Italie
Un ciel pur, de beaux soirs où le malheur s'oublie.
Fermerez-vous bientôt l'Italie à mes pas,
J'ai la France où le pain ne me manquera pas.
Je ne vous suivrai point.

LE PRINCE DE SCALA, *à part.*

Bien!

FRANÇOISE.

Sa mort!... On l'apprête...

PAOLO.

Au tribunal de sang allons porter ma tête.

FRANÇOISE, *à part.*

Il est perdu.

BERTOLD, *avec ironie.*

Restez! Oui, je prends tout sur moi :
Les sentimens du cœur sont plus forts que la loi.

(*Au messager.*)

Je cours au tribunal, l'honneur me le commande;
Je lui refuserai le sang qu'il me demande.
Faut-il, pour être Guelfe, avoir un cœur d'airain?
Par saint Pierre! je suis duc, prince, suzerain,
Et mon château doit être, aussi bien qu'une église,
Une retraite sûre aux malheureux permise.
Sortez, à vos fureurs je suis las de m'unir.

(*A part.*)

Quand je suis outragé, c'est à moi de punir.

FRANÇOISE, *à part.*

Un festin!

GUIDO, *à Bertold.*

Des prélats implorons l'indulgence.

(*A part.*)

Préparons son exil.

BERTOLD, *à part.*

Préparons ma vengeance.

(*On se met à table; Bertold prend la main de Françoise et de Paolo, et les conduit à leur place. Pendant ce mouvement des convives, le prince de Scala, qui a vu avec indignation l'insolence des inquisiteurs, parle aux chevaliers qui l'entourent.*)

LE PRINCE.

(*A part.*)

Les sauver! quel honneur! leur péril est certain.

(*Bas au Dante.*)

Un mot dans l'oratoire, au sortir du festin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

L'Oratoire du Château.

SCÈNE I.

LE DANTE, *seul.*

Pourquoi ce rendez-vous, ces regards, ce mystère?
Ai-je produit sur eux un effet salutaire?
Voyons!... Au tribunal, sans fruit, je le prévois,
Malatesta pour nous élèvera la voix....
Il est jaloux.... J'ai vu, j'ai compris sa souffrance....
Et moi, qui donnerais mon rappel à Florence,
Mes jours, mon sang, mes vers pour sauver ce héros....
Le soleil, au couchant, embrase les vitraux :
Que de calme!... (*Il tombe peu à peu dans une rêverie extatique.*)
Ici, l'âme, heureuse et recueillie,
Se perd en saints désirs, s'exalte, crée, oublie
Cette terre!... D'où naît cette ineffable ardeur?
Est-ce un souffle de Dieu? Peut-être.... O profondeur!
Allons! pour mon pays il est temps que je meure!
Béatrix, ouvre-moi ta céleste demeure!

SCÈNE II.

LE DANTE, LE PRINCE DE SCALA, SORDEL, CHEVALIERS, *qui arrivent par groupes et par intervalles.*

LE PRINCE, *apercevant le Dante.*

Il est dans l'oratoire. (*Aux chevaliers.*)
Entrez. Ne craignez pas,
Amis, qu'ici l'on vienne espionner nos pas.

SORDEL, *causant avec un chevalier.*

Mes vers m'ont, j'en conviens, soumis plus d'une belle.
(*Montrant le Dante qui médite à part.*)
Mais à ses fiers accens quel esprit est rebelle?
Si la gloire est son but, quel est le mien? L'amour.

LE PREMIER CHEVALIER.

Ta vanité, Sordel, est punie en ce jour....

SORDEL, *l'interrompant.*

Je saurai m'en venger.

LE DANTE.

Cessez, je vous en prie :
Un sujet aussi haut défend la raillerie.
Soyons graves surtout où l'on invoque Dieu.
(*Au prince.*)
Paolo vous promit de se rendre en ce lieu?

SORDEL.

Oui. Pendant ce festin, dont monseigneur s'absente,
J'observais son épouse; elle était frémissante :
Près d'elle Paolo....

LE DANTE.

Silence !

LE PRINCE.

Le repas
S'est bien vite achevé. De l'œil suivant leurs pas,
Paolo contemplait ce cortége de femmes
Dont le regard si doux se reflète en nos âmes ;
Les dames s'éloignaient, tout plaisir s'est enfui ;
Il rêvait... Moi soudain je m'approche de lui :
« Cher Messire, ai-je dit, venez dans la chapelle,
» Le salut de vos jours le veut, Dieu vous appelle.
» — J'y serai, » répond-il. Il va bientôt venir.

LE DANTE.

Dans quel but voulez-vous ici m'entretenir ?

SORDEL.

J'ai droit à la faveur, et le dédain m'irrite.
Ces grands ne savent pas honorer le mérite.
* Eh ! n'en êtes-vous pas un exemple immortel,
* Vous dont la haute voix s'élevant de l'autel,
* Monte comme un encens qui dédaigne la terre ;
* Des hommes méconnu, vous passez solitaire,
* Vivant de mélodie, et d'extase et de pleurs :
* Le vulgaire envieux, qui rit à vos douleurs,
* Se venge d'admirer tout bas votre harmonie,
* Car dans les morts eux seuls on aime le génie.

LE PRINCE.

Je suis jeune, Messire, et vous semble léger ;
Je ne sais, mais j'éprouve en face du danger.

Un attrait qui m'enflamme et grandit : mon épée
Dans un sang ennemi ne fut jamais trempée ;
Vienne l'occasion, je saurai la saisir,
Je serai Gibelin, car tel est mon plaisir ;
Le ciel m'approuvera. Rien n'élève les âmes
Comme les vers de Dante et le regard des femmes.

LE DANTE.

Osez-vous... ?

LE PRINCE.

Essayez ! Proscrit, où fuirez-vous ?

SORDEL.

Du tribunal sacré n'attendez pas les coups ;
On peut intimider son mystique délire,
Je manie une épée aussi bien qu'une lyre.
Disposez de mon bras.

LE PREMIER CHEVALIER.

Et du mien.

LE PRINCE.

Et du mien.

TOUS.

De tous.

SORDEL.

Chacun de nous sera votre soutien.

LE PRINCE.

Vos vers ont ce matin réveillé mon courage.

SORDEL.

Nous serons Gibelins.

LE PRINCE.

Mort à qui vous outrage.

LE DANTE.

Sous des drapeaux proscrits craignez de vous ranger.

LE PREMIER CHEVALIER.

Nous réclamons ici notre part du danger.

SORDEL.

Il est beau de périr aux côtés d'un grand homme...

LE DANTE.

Vous! sujets de Bertold!

LE PREMIER CHEVALIER.

Non! exilés de Rome.

LE PRINCE, *montrant un chevalier.*

De Naples.

SORDEL.

De Mantoue.

LE PRINCE.

Ah! si le tribunal,
Que rien n'aura fléchi, porte un arrêt fatal
Aux jours de Paolo, marchons la lance haute.
Mon frère est à Padoue, il vous reçoit pour hôte;
Il y règne; acceptez.

LE DANTE.

Un si beau dévoûment.
De l'Éternel sans doute a le consentement.

(*A part, réfléchissant.*)

Que faire? Les sauver!... Le meurtre ou l'adultère!...
Les sauver! Dieu le veut!

LE PRINCE.

Allons! plus de mystère!
J'arme mes serviteurs.

LE PREMIER CHEVALIER.

Les cloches du beffroi
Diront aux Gibelins : « Levez-vous sans effroi! »

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Quel homme sous vos yeux peut connaître la crainte?

LE PREMIER CHEVALIER.

Tous Gibelins de cœur et Guelfes par contrainte,
Les gens de Rimini se tairont.

LE DANTE, *pensif.*

C'est assez...

LE PRINCE.

Messire, hésitez-vous!

LE DANTE, *à part.*

Sauvons-les!

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Prononcez.

LE DANTE, *d'un ton ferme et marqué.*

Oui, si le tribunal sans pitié nous opprime,
Pour sauver Paolo, pour empêcher un crime
Et d'horribles malheurs.... j'accepte votre appui.
Adressons-nous à Dieu, tout secours vient de lui;

A genoux. (*Ils s'agenouillent.*)
O mon Dieu, doux et souverain maître,
Regarde en nos cœurs, vois ; tu dois y reconnaître
Qu'il est pieux le but vers lequel nous allons.
Si notre pied faiblit et si nous chancelons,
O mon Dieu, soutiens-nous ; ou, sans tirer l'épée,
Et sans que par nos mains une tête frappée
Ferme à jamais les yeux, terminons nos débats ;
Souffle, et des passions calme en nous les combats ;
Que mon pays n'ait plus des étendards contraires,
Que l'hymen soit sacré, que les frères soient frères.
Mais si tu veux encor, Seigneur, les éprouver,
Et si, dans leurs fureurs que tu dois réprouver
Et que ma voix en vain pour un instant réprime,
Ils ont la soif du sang et le besoin du crime,
Nous baiserons la terre où nous t'invoquerons,
Jurant de les sauver... puis, nous nous lèverons.
(*Et ils se lèvent.*)
Vous m'obéirez?

LE PRINCE ET LES CHEVALIERS.

Tous!

LE DANTE.

Nul n'hésite?

TOUS.

Personne.

LE DANTE.

Aux sons vifs du beffroi qui des clochers résonne,
Les Gibelins armés marcheront?

LE PREMIER CHEVALIER.

Avec nous.

LE DANTE.

La ville?

LE PREMIER CHEVALIER.

Se taira.

LE DANTE.

C'est bien! Mais savez-vous
Ce qu'il est, ce guerrier que vous allez défendre
Contre le tribunal? ce qu'il peut entreprendre,
Si, par un coup hardi, vous osez l'arracher
A l'exil et peut-être aux flammes du bûcher?
Il est..... (écoutez-moi d'une âme recueillie)
Le chef des Gibelins de toute l'Italie.

TOUS.

Lui!

LE DANTE.

Pour l'en informer, j'accourais en ce lieu;
Mes vers vous ont touchés : le reste vient de Dieu.
Il prévient des forfaits.... Marchons cette nuit même.
Avant de recourir à ce moyen extrême,
Je veux tout employer pour conserver les jours.....

LE PRINCE.

On approche.

LE DANTE.

Une femme écoute nos discours.....
Entrons dans les jardins.

(*Ils sortent par une porte latérale.*)

SCÈNE III.

FRANÇOISE, BATILDE, *portant un livre.*

FRANÇOISE.

Dépose là mon livre.
(*Elle se pose sur les marches.*)
Quel cortége importun!.... Enfin, je m'en délivre.

BATILDE.

Je vous voyaïs tremblante et près de défaillir.

FRANÇOISE.

Laisse-moi maintenant, je veux me recueillir.

BATILDE.

La paix soit avec vous! (*Elle sort.*)

FRANÇOISE, *seule.*

Quels devoirs! quelle fête!....
Un vertige accablant s'emparait de ma tête.....
* Mon père est au conseil.... Il lira dans ce cœur
* De mon fatal secret jusqu'à présent vainqueur,
* Mais qui, faible, abattu, lassé de la victoire,
* A de nouveaux succès s'efforce en vain de croire.
Ah! prions.
(*Elle se tourne vers le prie-dieu et s'arrête.*)
Seule enfin..... L'air pèse sur mon front.
Ces images d'amour au tombeau me suivront.....
Je crois sentir sa main tremblante dans la mienne,
Je tressaille, je brûle... Oh! non.... je suis chrétienne....
(*Silence.*)

* Le Dante a vu mes pleurs. Peut-il me secourir?
* En devinant mes maux, il parut s'attendrir.
* Mais il est étranger; et qui remplace un père?
* Je n'ai point, Dieu le sait, à craindre sa colère.
J'hésite.... Qu'ai-je donc?.... Dieu, ne me punis pas....
La prière souvent apaise mes combats....
Que je suis malheureuse!

(*Elle pleure et se met à genoux.*)

Ah! j'étais adorée....

PAOLO, *entrant.*

Ils devraient être ici.

FRANÇOISE.

Gémis, pauvre égarée;
Tu n'as plus qu'un espoir.

SCÈNE IV.

FRANÇOISE, PAOLO.

PAOLO, *à part.*

Ah! Françoise!

FRANÇOISE.

La mort.

PAOLO.

Avançons.... Je ne puis.

FRANÇOISE.

Déjà?..., Tel est mon sort.

Je me flattai long-temps d'un avenir prospère.
Que nos jours sont trompeurs !... Mais prions... O mon père !...

(*Elle se détourne.*)

Ah ! Paolo !...

PAOLO.

Madame.

FRANÇOISE.

Osez-vous m'approcher ?

PAOLO.

Un seul mot, et je sors.

FRANÇOISE.

Hélas ! où me cacher ?...
Mes genoux ont fléchi.

PAOLO.

Votre âme s'est aigrie....

FRANÇOISE.

Sortez.

PAOLO.

Écoutez-moi.

FRANÇOISE.

Sortez, je vous en prie.

PAOLO.

Quoi ! pour toujours ?

FRANÇOISE, *à part.*

Hélas !

PAOLO.

Si le destin jaloux
Prit plaisir à me perdre en égarant mes coups,
Madame....

FRANÇOISE.

Fuyez-moi.

PAOLO.

Dans l'exil, par les larmes,
Que j'ai bien expié le malheur de mes armes !
Je ne vous verrai plus, en m'éloignant de vous,
Dois-je me dire encor : J'emporte son courroux ?

FRANÇOISE, *à part et posant une main sur son cœur.*

O mon Dieu !

PAOLO.

Dans l'Asie, où je cherchais la gloire,
J'étais mort aux plaisirs que donne la victoire,
Et, sorti des dangers que j'aimais à courir,
J'enviais le vaincu que j'avais vu mourir.
Je partirai. Quels maux en cet exil m'attendent ?
Plus de trève à mes pleurs, point d'amis qui m'entendent.
Que dis-je ? on veut ma mort ! Ma mort ! Destin affreux !
Quand j'espérais !... Un mot, je meurs moins malheureux.

FRANÇOISE.

Que voulez-vous de moi ?

PAOLO.

Soutenez mon courage.

Que j'aurais été fier de mon noble servage,
Si, guidé par l'espoir....

FRANÇOISE.

N'achevez pas. Grand Dieu!
Quels discours tenez-vous? Devant qui? Dans quel lieu?

PAOLO.

Il est vrai, je m'oublie.... Ah! croyez-bien, madame,
Que la paix de vos jours est le vœu de mon âme.
*Combien dans mon exil ai-je prié pour vous?
*Que demandais-je au ciel? qu'un sort brillant et doux
*Devînt votre partage au prix de mes années,
*Par des maux sans espoir l'une à l'autre enchaînées.
Oh! qui me les rendra ces jours délicieux,
Où je n'enviais rien à l'ivresse des cieux?
O Ravenne! quels soins m'inspirait votre mère?
Alors vos yeux charmans ne pleuraient point un frère.
Du pillage à vos murs épargnant les horreurs,
De mes fiers Gibelins je domptai les fureurs;
J'aimais à pardonner: il semblait que mon âme
Des vertus en la vôtre allât puiser la flamme.
Là, d'un premier émoi revenant par degré,
Vous conduisiez mes pas au séjour révéré
Où votre auguste mère accueillait ma venue;
Je frissonnais alors d'une joie inconnue;
Et vous, les yeux fixés aux brillantes couleurs,
Dont, sous vos mains, la soie avait tissu des fleurs,
Vous suspendiez parfois cet élégant ouvrage :
En mes camps, en tout lieu, j'emportai votre image.

FRANÇOISE.

Paolo!... j'en mourrai!

PAOLO.

Toi, mourir! tu vivras;
En ce monde charmé long-temps tu brilleras....
(*Avec transport.*)
Moi... Mais c'est trop languir, trop dévorer mon âme,
Trop cacher les tourmens de mon ardente flamme :
Il me faut, il me faut, fatigué de souffrir,
Mon instant de bonheur, avant que de mourir.
Françoise....

FRANÇOISE.

Non!...

PAOLO.

Je t'aime, et d'un amour qui tue.

FRANÇOISE.

Le tonnerre à ses pieds ne m'a pas abattue!

PAOLO.

Je t'aime!.. Dût l'enfer m'en punir à jamais,
Je t'aimerai toujours... Françoise, je t'aimais,
Je t'adore.

FRANÇOISE.

Qui? toi!.. Cet aveu m'a perdue;
Près de l'abîme ouvert je m'arrête éperdue...
Si l'on nous entendait... que dirait-on de moi?
La femme de ton frère!.. Ah! malheureux, tais-toi!...
(*Silence.*)
Voyez en mon époux un frère qui vous aime,
Respectez nos liens, revenez à vous-même;
Ne m'attendrissez plus... Vous troublez son bonheur;
Otez-moi le repos, mais laissez-moi l'honneur.

PAOLO.

O fureur des partis! J'ai perdu tant de charmes!...
Quand je ne serai plus, donnez-moi quelques larmes.

FRANÇOISE.

Quel fruit de mes combats!... J'ai craint de me trahir,
J'ai désiré sa mort, j'ai voulu le haïr;
Je le voudrais encore... A toute heure en prière,
Croyant guérir mon cœur, je baisais la poussière;
Mais de quels souvenirs, hélas! je m'enivrais!...
Laisse là cette main....

PAOLO.

Je t'aime, et tu me hais.

FRANÇOISE.

Moi, te haïr!..

PAOLO.

Comment..!

FRANÇOISE.

Te haïr!

PAOLO.

Ah! Qu'entends-je?
De joie et de douleur quel horrible mélange!
Répète-moi ces mots...

FRANÇOISE.

Qu'ai-je dit!

PAOLO.

M'aimes-tu?

FRANÇOISE.

Ne le demande pas.

PAOLO.

Que le cœur m'a battu!
Elle ne me hait point... Mon âme est oppressée...
Mon bonheur... Cette main, pourquoi l'as-tu pressée?...

FRANÇOISE.

Si tu m'aimes, va-t'en!

PAOLO.

Un aveu, puis je pars...
Ravenne, je verrai tes antiques remparts...
Rappelle-toi ce jour, le plus doux de ma vie,
Où tu t'offris si belle à mon âme ravie.
De tes rians jardins je suivais les détours,
Et toi de Lancelot tu lisais les Amours;
Au bruit sourd de mes pas... A ce penser, je tremble...
Tu t'arrêtas rêveuse, et nous lûmes ensemble
Comment un chevalier, dans la France fameux,
Vers une reine illustre osa lever les yeux,
Comment le tendre amour s'empara de son âme,
Les pleurs que lui coûta le haut rang de sa dame.
Nous étions seuls, muets, et sans aucun soupçon;
Je me sentis saisir par un léger frisson,
Mon regard rencontra tes yeux mouillés de larmes.
Toi, tu ne lisais plus... je compris tes alarmes,
Le livre s'échappa de ta tremblante main,
Et, pâle, du château tu repris le chemin.

FRANÇOISE, *à part.*

Sa voix est un poison.

PAOLO.

Ces pages adorées,
Que de fois, en pleurant, les ai-je dévorées?....
Tiens, regarde ces mots par mes pleurs effacés;
Nous les lisions ensemble.
(Il tire de son sein des feuilles de parchemin écrites et coloriées, et lit en se penchant sur son épaule.)
« Dame, reprist Galléhaut, donnez-luy un baiser
» devant moy par commencement d'amour vraie.... »

FRANÇOISE, *tremblante d'émotion.*

Assez, de grâce! assez!...
Oh! prends pitié de moi!

PAOLO.

Non! jamais une femme,
Françoise, comme toi n'inspira dans une âme
De plus touchans respects unis à tant d'amour,
Tu m'es l'air du matin, la lumière du jour,
La vie...

FRANÇOISE, *enivrée.*

Ah! si l'autel eût vu notre hyménée,
A vous par des sermens si j'étais enchaînée,
Si mon frère vivait, témoin de nos amours,
S'il était votre ami, Paolo, quels beaux jours!
Au sortir des tournois, dont parfois je murmure,
Ma main eût lentement délacé ton armure,
Détaché de tes pieds le brillant éperon,
Essuyé la poussière attachée à ton front;
Ta douce voix, glissant dans mon âme ravie,
Sous nos ombrages verts eût enchanté ma vie.

Oh ! qu'il m'eût été doux d'écouter tes aveux,
De puiser l'espérance et l'amour dans tes yeux,
De remplir tes instans d'une ivresse suprême,
Et de vivre bien plus de toi que de moi-même...
Je tressaille en tes bras de bonheur et d'effroi ;
Tes regards caressans.... Grâce, mon Dieu !
(Elle se jette à genoux, puis chancelle, et tombe sans mouvement aux pieds de Paolo.)

PAOLO, *la soulevant.*

Dis-moi...
Aucun signe de vie... A mes pieds renversée....
(Avec désespoir.)
Le délire où j'étais l'a sans doute offensée....
Appelons...—Si Bertold...Je n'ose....—Mais ses jours....
Elle meurt, et par moi ! *(Se levant.)*
Du secours! Du secours!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERTOLD, VARLETS, PAGES, FEMMES.

BERTOLD.

Françoise ! *(Il court à elle, les femmes et les pages enlèvent Françoise.)*
(A part.)
Ils étaient seuls!... Ma honte est assurée...
(Haut.)
Otez-la de mes yeux. *(A part.)*
Trahir la foi jurée !

PAOLO, *voulant suivre les pages et les varlets.*

Veillons sur elle.

BERTOLD, *lui serrant fortement le bras.*

Non! (*Avec un abattement stupide.*)
Quel vertige odieux!...
Je me sens prêt encore à blasphémer les cieux....
(*Avec ironie.*)
Ah! combien il m'en coûte, ami tendre et fidèle,
Quand son courroux s'éteint, de te séparer d'elle...
(*Se rapprochant.*)
Le tribunal t'exile, ému par mes discours;
Je t'offre un sauf-conduit qui protége tes jours.
Guido t'a défendu.

PAOLO.

Qu'importe que je meure?

BERTOLD, *à part.*

Lui, sans être puni quitter cette demeure!

PAOLO.

Adieu.

BERTOLD.

(*A part.*)
Lui, m'échapper! (*Haut.*)
Ami, viens dans mes bras.
(*Il porte la main à son poignard.*)

PAOLO.

O ciel!

BERTOLD.

Pas de poignard! En brave!... Tu mourras.
L'épée en main.

PAOLO, *la lui présentant.*

Captif?

BERTOLD, *la repoussant.*

Non!

PAOLO.

Pourquoi me la rendre?...

BERTOLD.

Tu demandes?....

PAOLO.

Bertold, pourquoi?...

BERTOLD.

Pour te défendre.

PAOLO.

Contre qui?

BERTOLD.

Ton rival.

PAOLO.

Quel est-il? parle.

BERTOLD.

Moi.

PAOLO.

Quelle horreur!

BERTOLD, *tirant son épée.*

Il le faut.

PAOLO.

Frappe.

BERTOLD.

Viens, défends-toi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DANTE.

LE DANTE.

Ah! c'est le même sang qui coule dans vos veines.

BERTOLD.

Nous allons le verser pour épuiser nos haines.

LE DANTE.

Deux frères devant Dieu se donner le trépas!

BERTOLD.

Le cruel m'a trahi.

PAOLO.

Non, tu ne le crois pas!
Françoise est innocente, à tes yeux je le jure.
Ah! punis-moi, mais seul; moi seul je suis parjure.
L'air même qui l'entoure inspire la vertu....

BERTOLD.

Il me vante ses feux! imprudent, l'oses-tu?

PAOLO.

Le ciel m'en est témoin, elle n'est point coupable!

BERTOLD.

Lorsque de coups mortels le perfide m'accable,
Quand il boit à longs traits le plus pur de mon sang,
De la mort qu'il me donne il se croit innocent!

Rends-moi donc son amour, seul bonheur d'une vie
A d'éternels chagrins désormais asservie;
Rends-moi ses entretiens chers et délicieux,
Ces regards qui, parfois s'échappant de ses yeux,
Me prêtaient les moyens de croire à sa tendresse !
Ah! rends-moi cette erreur qui charmait mon ivresse,
Son âme qu'en fuyant tu traînes après toi,
Ou charge-toi des maux qui retombent sur moi.
Tu pars, et du tourment de son absence même
Tu te consoleras en disant : « Elle m'aime,
» Je gémis, mais pour elle. » Et moi jusqu'au tombeau
J'éprouve chaque jour un supplice nouveau.
Abandonné, haï, déchu de ma puissance,
J'ai fait tout pour lui plaire, et je meurs sans vengeance!
Non! reste pour frémir en attendant la mort;
Lâche, souffre avec moi, je t'attache à mon sort.

LE DANTE.

Monseigneur, apaisez l'horreur qui vous enflamme!
Ne compromettez point le salut de votre âme
Par un forfait hideux qui ne vous venge pas!
Je sais de Paolo les funestes combats;
Il n'est point criminel. Votre courroux l'exile.
Qu'un vaisseau cette nuit nous entraîne en Sicile,
Je bénis la tempête et la fureur du vent
Qui nous emporteront sur l'abîme mouvant.
Domptez, avant d'agir, votre ardente colère,
Et ne repoussez pas l'ami qui vous éclaire.
Par le signe sacré de notre auguste foi,
Par le ciel....

BERTOLD, *égaré.*

Gibelin, que voulez-vous de moi?

LE DANTE.

Ce que je veux? sauver un guerrier que j'estime;
A l'enfer dévorant arracher sa victime.
Que Paolo soit libre!.... Écoutez ma douleur!....
Si vous le retenez,... malheur à vous! malheur!

BERTOLD.

Vous m'insultez encore!.... Ah! que je hais la vie!....
Si d'un cortége noir ma châsse était suivie.....
Il a détruit la paix qui régnait entre nous!
C'est lui... lui!.. Ma raison... Tant de coups!.. tant de coups!
Malheur à vous, dit-il.... Un poignard me menace,
Ils versent le poison!....

LE DANTE.

Eux!

BERTOLD, *à lui-même.*

Dante, je te chasse.
Paolo, ce palais est mortel aux ingrats.
Eh bien! l'ordre est donné, tu n'en sortiras pas.

SCÈNE VII.

LE DANTE, PAOLO.

PAOLO.

S'il la frappait... Mais non... je serai là... Moi, craindre!...

LE DANTE.

Il faut dans le péril agir et non se plaindre.

(L'écuyer entre suivi de varlets; il présente au Dante son bâton, en lui disant :

L'ÉCUYER.

Pars,

LE DANTE, *bas à Paolo.*

Je viens cette nuit....

PAOLO, *de même.*

Mais ton sang précieux....

LE DANTE.

Ne me plains pas alors, et regarde les cieux.

(Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Une pièce de l'appartement de Françoise. Il fait nuit (1).

SCÈNE I.

BATILDE, DAMOISELLES, FRANÇOISE, *évanouie sur un lit de repos. Une table sur laquelle est un flambeau allumé. Un prie-dieu.*

BATILDE.

De momens en momens son front se décolore....
Madame!... Quel silence!... Hélas! vit-elle encore?...
Froide!... Froide!... Je crois!... Pas un mouvement... Rien!
Invoquons le Seigneur, damoiselles.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DAMOISELLE.

LA DAMOISELLE, *en entrant.*

Eh bien?

(1) La rampe est à demi-levée.

BATILDE.

Toujours évanouie....

(*Les femmes lui prodiguent des soins.*)

LA DAMOISELLE.

Ah! Dieu me soit en aide!
Avec rapidité le malheur se succède!...
Le duc s'est renfermé!... J'entends encore ses cris....
Et monseigneur Guido près des remparts surpris....

BATILDE.

Ciel!

LA DAMOISELLE, *continuant.*

Par les Gibelins, dont s'éveille la rage,
Hors des murs est, dit-on, retenu comme otage
Pour Paolo... Des pas!....

(*Elle s'élance vers la porte.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PAOLO, *hors de lui.*

PAOLO, *à la damoiselle.*

Je veux, je veux la voir!

LA DAMOISELLE.

Vous! monseigneur!

PAOLO.

Oui, moi!

LA DAMOISELLE.

Pardonnez... mon devoir....

PAOLO, *la repoussant.*

Je veux la voir, vous dis-je. *(S'élançant vers le lit.)*
O ciel! est-elle morte?...
O Françoise!

LA DAMOISELLE.

Sortez, monseigneur!

PAOLO.

Que je sorte!
Que je sorte!.... Oh! tais-toi!

LA DAMOISELLE.

J'appellerai....

PAOLO, *tirant son poignard.*

Tais-toi....
Un mot..... tu meurs.....

LA DAMOISELLE.

Mon Dieu!

PAOLO.

N'approchez pas de moi!...
Sortez!... et pas un mot!... Prends garde, malheureuse!
Je suis au désespoir!....
(*Les femmes sortent. Batilde seule reste immobile, et dans une attitude sévère près du prie-dieu : Paolo la regarde, et retourne à pas lents vers Françoise.*)
O destinée affreuse!...
Peut-être!.. Non!.. Si jeune!... et si belle!.. Mon Dieu!
(*Il médite.*)
Que maudit soit l'instant... Non!... Mourir en ce lieu,
Près d'elle.... est un bonheur qui vaut mieux que la vie!
A mon ardent amour elle n'est pas ravie!....

Je la reverrai!...

(*Il tire son épée, appuie la garde sur le lit et tourne la pointe contre sa poitrine, puis il baise la main de Françoise.*)

Ciel!.... (*Il rejette l'épée.*)

Sa main a tressailli!....

Dans ses veines, je crois, oui.... le sang a jailli!....

Elle vit! ô délire!....

FRANÇOISE.

Est-ce toi?...

(*Batilde va à Françoise.*)

PAOLO.

Doux prodige!....

FRANÇOISE.

Suis-je au ciel?.. Paolo!.. Quels souvenirs!.. Où suis-je?

PAOLO.

Près de moi....

(*Batilde sort lentement.*)

FRANÇOISE.

Seuls encor.... Que veut dire ceci?....

Je me souviens!... Comment me retrouvé-je ici?

Dans l'oratoire!... Hélas! je suis bien criminelle!...

Là, je disais à Dieu : Couvre-moi de ton aile...

Là... tous deux seuls encor?... Oh! ne me punis pas

De t'aimer, Paolo!... Pourquoi porter tes pas

Ici... près de ma chambre?... Ah! sors!...

PAOLO.

Laisse-moi vivre!

Un instant... puis, adieu pour toujours... Je suis ivre
De joie et de bonheur! J'ai cru te perdre!...

FRANÇOISE.

Moi!

PAOLO.

Tu ne peux concevoir ma douleur, mon effroi!
Depuis une heure... là... tu restais immobile,
Pâle, glacée,... et moi... moi, d'une main débile
Mais terrible, appuyant mon épée à mon sein,
J'allais....

FRANÇOISE.

Que me dis-tu?

PAOLO, *montrant son épée.*

Regarde.

FRANÇOISE.

Quel dessein!
Et tu m'aimes, dis-tu!...

PAOLO.

Françoise, oh! si je t'aime!
Si je t'aime, grand Dieu!... Mais sais-tu bien toi-même
Quel amour dévorant me brûle?... le sais-tu?...
Qu'il est cruel l'amour si long-temps combattu!
Quand du cœur l'espérance est à jamais bannie,
Quand on souffre trois ans l'absence et l'insomnie,
Qu'on n'a personne à qui confier ses douleurs,
Quand il faut rire encore en dévorant ses pleurs,
Seul, n'ayant pour tout bien qu'une seule pensée
De désespoir, qui rend l'âme faible, insensée!...

Combien je t'aime!... O ciel!... Françoise, le sais-tu?...
Cet amour peut m'ôter jusques à ma vertu!...

FRANÇOISE.

Vous m'effrayez!

PAOLO.

Pardon.

FRANÇOISE.

Sortez.

PAOLO.

Elle me chasse!

FRANÇOISE.

Oubliez-vous, grand Dieu, que la mort vous menace?

PAOLO.

Mes amis vont venir, au signal du beffroi,
Me sauver... te sauver... Consens!... Fuis avec moi!

FRANÇOISE, *indignée.*

Ah! Paolo!... Mais, pars....

PAOLO.

Je suis captif.

FRANÇOISE.

Je tremble!...
O désespoir!...

PAOLO.

Eh bien! veux-tu?... Mourons ensemble.
L'absence et la douleur nous tueraient lentement!...
Quel moment pour mourir plus beau que ce moment!

Que peux-tu désormais attendre de la vie?...
De reproches amers tu seras poursuivie....
Chaque jour te serait un siècle de douleurs....
La nuit, tu mouillerais ta couche de tes pleurs....
Notre amour de ta vie est le charme suprême;
Notre amour est plus fort que l'homme et le ciel même.
Oh! dis-moi!... n'es-tu pas lasse de tant souffrir?...
Il ne faut, il ne faut qu'un instant pour mourir!...
Cet instant finira l'ennui qui te dévore....
Il sera prompt et beau!... Tu diras: «Je t'adore!... »
Mourons!... mourons!... Il faut triompher du malheur.
J'ai mon poignard... Je vais l'enfoncer... dans ton cœur,
Dans le mien....

FRANÇOISE.

Avec toi la mort me serait douce!...
Mais je crains, Paolo, que Dieu ne nous repousse!...
Pourtant avec bonheur je recevrais la mort!...
Oui... oui... Tiens... frappe...

PAOLO, *prêt à tirer son poignard.*

Allons!... remplissons notre sort!...

FRANÇOISE.

Pas encor!... Laisse-moi te voir... Si je t'arrête,
Ce n'est point par frayeur de la mort.... j'y suis prête.
Quand je verrai mon sang de mon cœur déchiré
Couler sous ton poignard, va, je te sourirai....
Mais l'instant qui s'écoule est terrible et suprême,
Je craindrais d'expirer sans te dire : « Je t'aime ! »
En t'aimant, Paolo, j'ai vécu pour souffrir...
Tiens, frappe, maintenant je n'ai plus qu'à mourir.

PAOLO.

Non! je n'aurai jamais cet horrible courage,
Françoise!... Toi mourir!... Où m'emporte ma rage..?

SCENE IV.

LES MÊMES, BATILDE.

BATILDE.

Madame, monseigneur....

FRANÇOISE.

Quoi!... vient-il?...

BATILDE.

Sa fureur
A tout ce qui l'approche inspire la terreur.

FRANÇOISE.

Bertold! Il nous soupçonne!... Ah que fais-je? insensée,
Quand il souffre et gémit.... Qu'ai-je dans la pensée?...

BATILDE.

Il s'était renfermé dans son appartement,
Mais il en sort frappé d'un sombre égarement!...
Il n'a plus sa raison.... Il menace, il soupire;
Sur ses lèvres se glisse un infernal sourire.
Il agite un poignard, ses traits sont altérés,
Rentrez dans votre chambre... Il peut venir... Rentrez.

FRANÇOISE.

Malheureuse!... A Bertold la raison est ravie!...
Je veux..., je veux le voir..., lui consacrer ma vie!

Ou de sa main ici recevoir le trépas...
Qu'il me tue... Il le doit... Non, je ne fuirai pas.

PAOLO.

Ciel! je dois vous sauver de sa fureur, je reste,
Je reste....

FRANÇOISE.

A mon honneur ta présence est funeste.

BATILDE, *du fond.*

J'entends....

FRANÇOISE.

(*A Batilde.*) Il vient, dis-tu? (*A Paolo.*)
Par pitié! cachez-vous.

PAOLO.

Là! mais prêt à voler au-devant de ses coups.
(*Il entre dans la chambre à coucher de Françoise.*)

FRANÇOISE.

Si nous mourons tous deux, que Dieu sauve nos âmes!

BATILDE, *s'approchant.*

Il vient... Oh! voulez-vous que j'appelle vos femmes?

FRANÇOISE.

Non! Sors.

SCÈNE V.

FRANÇOISE, BERTOLD.

BERTOLD, *dans une profonde démence.*

Haine... leur mort... Oh!.. oui... ce fer... plongé...
(*Croyant apercevoir Guido.*)
Sors... Sors! te dis-je. (*L'accompagnant.*)
Bien. (*Souriant.*)
Quand serai-je vengé?
Bientôt!.... A mon poignard son père l'abandonne.

FRANÇOISE.

Et je puis vivre encore!

BERTOLD, *riant.*

Il croit que je pardonne....
Ils sont là.... Je les vois; ils mêlent le poison.
Pensent-ils que l'hymen suivra leur trahison?...
Erreur!.. plutôt la mort!.. Quoi! mon épouse m'aime!
A l'autel!.. Qu'elle est belle!.. Oh! ma joie est extrême.
Un jour de fête!...

FRANÇOISE, *à part.*

Hélas!

BERTOLD, *trouvant un livre au pied du lit de repos.*

Un écrit! Quel est-il?
(*Il lit en riant.*)
Oh! lisons!... « Lancelot retourna de l'exil;
» Ores ce chevalier si galant et si brave,
» De la reyne Ginesvre estait le doux esclave:

» Galléhaut le servait.... Un jour.... » Tu mens!... (*Il jette le livre à terre.*)

FRANÇOISE, *effrayée.*

Grand Dieu!

BERTOLD, *marchant avec agitation.*

Mes horribles soupçons me suivent en tout lieu.

FRANÇOISE, *allant à lui.*

Écoute-moi, reviens de ce cruel délire.

BERTOLD, *la prenant par le bras.*

Dans mon âme, mon père.... oh! garde-toi de lire.
Elle renferme un projet horrible.... Adieu l'espoir!
J'ai fait chasser le Dante, et je frappe ce soir.

FRANÇOISE.

Cher Bertold, réponds-moi... Mon supplice est horrible.
Regarde.... M'entends-tu?... Cet œil fixe et terrible
Est froid comme la mort.... Souris-moi.

BERTOLD.

Qu'êtes-vous?

FRANÇOISE.

Tu ne me vois donc pas, mon ami, mon époux?
C'est Françoise, c'est moi :... mets fin à ma souffrance :
Ma main presse ta main.... Sens-tu?... Plus d'espérance!
Oh! regarde, ou je meurs... Parle; reconnais-moi.

BERTOLD, *après un examen lent et sombre.*

Françoise!..

FRANÇOISE.

Ah!... tes discours :... j'ai cru mourir d'effroi.

BERTOLD.

Est-ce bien moi?...Que fais-je?...O les sombres pensées
Que j'ai là, sur le cœur, pesamment amassées!
(*A Françoise.*)
Je me suis fait pour toi de nombreux ennemis:
Gloire, bonheur, espoir en toi j'avais tout mis;
Et toi!.. Mon frère!.. Ah! Dieu!.. la pitié m'abandonne.
Va, ne m'approche pas.

FRANÇOISE, *à ses pieds.*

Frappe-moi.

BERTOLD.

Je frissonne....
Qui? moi, moi, t'immoler?...

FRANÇOISE.

J'attends à tes genoux!...

BERTOLD.

Tu me braves encore.

FRANÇOISE.

Écoute, cher époux.

BERTOLD.

Quoi! ma honte!

FRANÇOISE.

J'attends!... Mais épargne ton frère.

BERTOLD, *tirant son poignard.*

Eh bien!

PAOLO, *s'élançant.*

Moi, plutôt, moi !

BERTOLD.

Paolo ! téméraire !
(*Ici on entend les sons éloignés du beffroi.*)
Misérable ! frémis !

PAOLO, *à part.*

Le beffroi ! Les voici !

FRANÇOISE.

Moi seule !...

BERTOLD.

Vous mourrez !

PAOLO, *à part.*

Ils vont venir ici.

BERTOLD, *égaré, présentant son poignard à Françoise; il est affaissé, abattu.*

Non !.. Tenez... Tuez-moi... Sans prier pour mon âme,
Paolo, tu diras : « Bien ! qu'elle soit ma femme !...
Bertold m'aimait :... il eût pour moi donné ses jours !...
Eh bien !... de son bonheur, moi, j'ai brisé le cours....
On a posé sur lui le marbre funéraire....
Moi ! Duc de Rimini, je succède à mon frère....
Puis alors.... vous serez unis, heureux....
(*Avec un accent terrible.*)
Heureux !

Non ! non ! non !
(*Le beffroi redouble ; des rumeurs se font entendre.*)

FRANÇOISE.

La fureur étincelle en ses yeux :
Paolo, c'est la mort !... Embrassons-nous !...

BERTOLD.

Infâmes !
A Dieu qui vous punit recommandez vos âmes.

(*Il les frappe. Le Dante et les Gibelins, armés d'épées, de lances et de torches, s'élancent sur la scène en criant : Paolo ! Paolo ! puis s'arrêtent avec terreur en le voyant expirant près de Françoise.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTE.

La susceptibilité de notre parterre a déterminé l'auteur a supprimer aux premières représentations les vers suivans qui terminaient sa pièce. Au reste, il se propose d'essayer ce nouveau dénoûment.

LES GIBELINS, *entrant.*

Paolo!

(*Le Dante le voit expirant; mouvement général de douleur. Bertold tombe sur un fauteuil, où il reste évanoui.*)

PAOLO.

Je meurs.... Ah!!

FRANÇOISE.

Dans mes bras. (*Il meurt.*)
(*Au Dante.*)
Mes adieux....
Bertold... je te pardonne.... On aime dans les cieux....
(*Elle expire.*)

BERTOLD, *sortant de sa profonde stupeur.*

C'est la voix de Françoise. Allons! elle m'appelle.
J'ai besoin de repos; je me rends auprès d'elle.

(*Il prend un flambeau, et entre dans la chambre à coucher.*)

FIN.

FRANÇOISE

DE RIMINI,

DRAME EN CINQ ACTES

~~ET EN VERS;~~

PAR GUSTAVE DROUINEAU.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
LE 28 JUIN 1830.

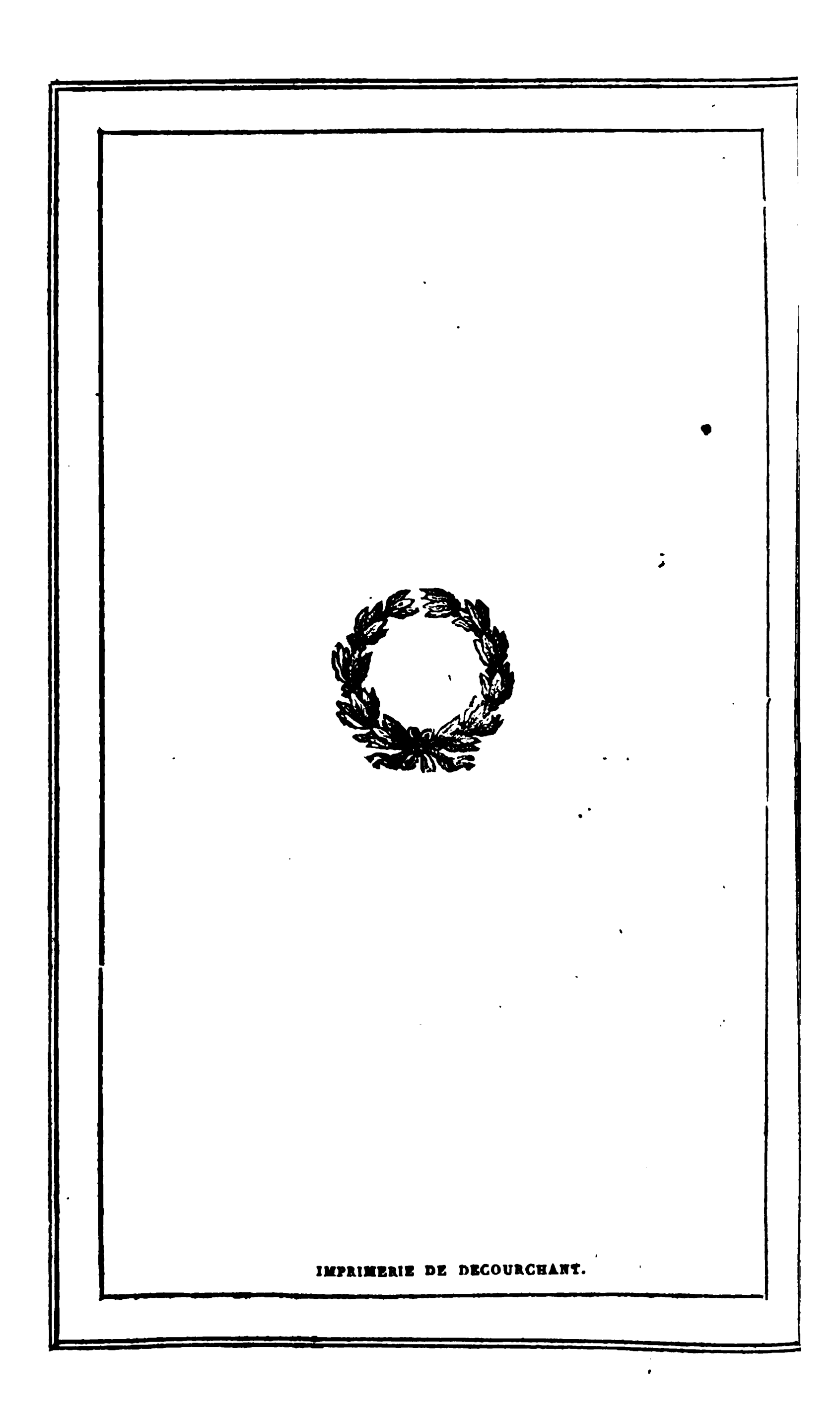
DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
TIMOTHÉE DEHAY, LIBRAIRE,
RUE VIVIENNE, N° 2 BIS.

1830

servo y relievo, y como su defecto único era la frialdad, no halló en sí obstáculo ninguno que vencer, ni un solo resabio que destruir. Aun hizo mas. Conoció que no debia copiar, sino imitar los excelentes modelos que veia en el género trágico y cómico; y penetrada la razon del arte, variar, modificar su declamacion; y establecer la línea que debe separar la expresion francesa, de la que puede ser agradable á un auditorio compuesto de españoles.

Cuando volvió á Madrid, se dijo al ver sus primeras representaciones, que copiaba á Talma en las mismas piezas que él repetia. traducidas á nuestra lengua; pero cuando se le vió desempeñar otras, que se habian escrito despues que él vino de Francia, se echó de ver que no era un copiante servil; sino un profesor eminente. Tambien se dijo (¿que desaciertos no dice la envidia?) que en la tragedia era muy buen actor; pero que solo hacia tragedias; y que persuadido él mismo de su nulidad para



IMPRIMERIE DE DECOURCHANT.

